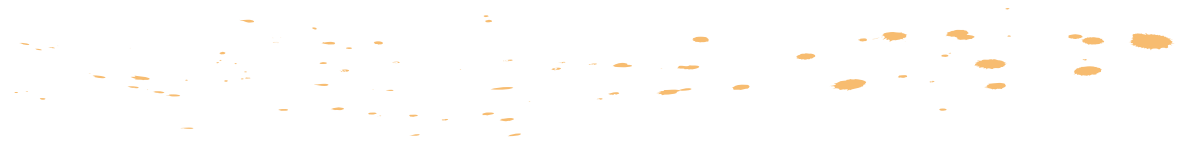


Un grand merci à celles et ceux
qui ont participé à la réalisation
de ce recueil



Préface

Il y a mille et une façons de raconter l'histoire d'une institution. Et l'on peut dire aujourd'hui que 25 ans d'activité reconnue font de F-Information une véritable institution. Certains auraient fait appel à l'histoire, se seraient plongés dans les archives et se seraient livrés à une savante analyse des étapes qui jalonnent une vie associative.

Ce n'est pas cette voie que F-Information a choisi d'emprunter. Modestement, elle laisse la place aux témoins, à ces femmes qui expriment à travers leur parcours de vie, leur reconnaissance pour avoir trouvé sur leur route un endroit où trouver des forces, une motivation, des raisons d'avancer et des outils pour le faire. On aimerait les avoir suivies toutes à travers leurs pérégrinations, pour comprendre mieux encore à quel point il est important de créer des lieux de solidarité et de partage intelligent.

Chacun, chacune a sa vision de la façon de faire avancer l'égalité entre femme et homme. J'aime pour ma part le chemin emprunté par F-Information. Il n'est pas fait d'opposition ni de rancœur, il n'est pas pavé non plus de revendications sans écho. On y trouve en revanche les instruments qui forgent l'indépendance, l'autonomie et l'estime de soi. On y parle bien sûr de solidarité mais aussi et surtout de responsabilité et de respect. Toutes celles qui s'engagent, professionnelles, bénévoles, les deux en même temps souvent, connaissent le potentiel et les limites d'une telle structure.

Elles s'emploient à offrir le meilleur sans oublier jamais qu'en définitive, c'est la femme qui vient consulter, se former, s'informer qui détient les clés de sa réussite.

Je n'aime pas les lieux de pouvoir où l'on prétend faire le bonheur des gens malgré eux. F-Information n'a pas ce travers ni cette prétention. On y vient en confiance et on en repart riche de ses propres trésors enfin découverts et valorisés. Que les fondatrices et les forces actives passées actuelles et futures trouvent dans cet ouvrage, qui doit beaucoup à Brigitte Mantilleri, la reconnaissance légitime pour un travail bien fait et des encouragements à poursuivre pour les 25 prochaines années au moins !

Martine Brunschwig Graf, conseillère nationale

Introduction

Le présent ouvrage est le résultat d'un magnifique et intense travail d'équipe; les permanentes de F-Information m'ont offert un beau cadeau en terme d'écriture en me confiant la rédaction de cette brochure, les mêmes permanentes ont choisi minutieusement et contacté les «personnages» non fictifs de cette belle histoire collective, lesquels ont accepté à leur tour de me raconter, en toute simplicité et avec beaucoup d'émotion, des bribes de leur vie et leurs liens avec l'association.

Dans la droite ligne du fonctionnement de F-Information, j'ai décidé ne pas mentionner de nom dans les textes, mais d'écrire la ou les permanentes, l'important étant de montrer le travail d'accueil de l'ensemble de l'équipe. Par contre, vous pouvez découvrir les motivations et le sens de la convivialité des «travailleuses» de F-Information au centre de cette brochure.

De même, dans le souci de préserver la vie privée des témoins, seuls leurs prénoms sont mentionnés, voire parfois un prénom fictif.



«Géraldine»

*«Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas. C'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles.»
Sénèque (M.-Ch.)*

« Moi, je dois tout à F-Information, d'autres femmes aussi ! »

Il Passaggio à la gare de Cornavin. Maria, cheveux courts d'un noir très mêlé de gris, pull rose vif, bijoux fins en or, est de passage en ville pour notre rencontre qui débute sur le thème du souvenir. « Je suis partie pour la Suisse le 15 mai 1956, j'avais dix-huit ans et je sortais de cinq ans de couvent. J'avais juste un contrat en poche, une adresse à Berne. Ce sont les Amies de la jeune fille qui m'ont ramassée sur le quai de la gare à Berne. J'ai alors commencé à travailler six jours sur sept dans la lingerie d'un hôtel. »

4

Au bout de quelques mois, lasse, elle embarque pour une saison à Spitz dans un hôtel familial où elle fait office de bonne. « Là-bas, tout le monde me parlait de Genf, Genf, un peu comme on dit Paris ici. J'ai plié bagages, pris le train pour Genève, laissé mes valises à la consigne et fait la tournée des hôtels. Par chance, en 1957, la grippe sévissait, et j'ai tout de suite trouvé un remplacement au Bristol. Je me suis ensuite rendue à l'office de placement à la Tour Maîtresse et décroché un emploi au Beau-Rivage. » Elle y reste deux ans comme femme de chambre, logée dans un immeuble proche. L'ambiance est bonne mais le travail très dur, certains clients étant peu respectueux du personnel. « Parfois, je pleurais. Mais la dame qui s'occupait du personnel était très gentille. C'est elle qui a fait venir ma jeune sœur. »

Ensuite, Maria est employée de maison chez un Américain, « du ménage, encore du ménage, ce n'était vraiment pas intéressant. »

Puis elle travaille dans une confiserie fine où elle rencontre son mari, cuisinier, en 1961. Mariage, bébé, Pierre, né en septembre 1962, et une terrible pénurie de logements, déjà... Les jeunes parents ne trouvent qu'une chambre, très chère, dans un sous-sol à Chambézy. Son mari prend un emploi à l'hôpital cantonal, Angela naît en 1964 et la famille s'installe dans un appartement de fonction avec vue sur le Jura. « J'étais bien jusqu'au décès de mon beau-père en 1974. Il possédait une maison en France voisine. Nous nous sommes installés là-bas. »

Et la vie se complique. L'alcool envahit celle du mari qui décède en 2003, la drogue celle du fils. « Mon pauvre petit est mort l'an dernier, en mai. Je l'ai accompagné jusqu'au bout. Je ne me remets pas de cette perte, je me pose des questions. Mais bon, je sais qu'il avait un problème psychique comme son père. Et qu'il avait peut-être hérité de ma mère qui a vécu vingt ans en asile psychiatrique. Mon père la tabassait, me tabassait, nous tabassait, nous les cinq enfants. Ma mère s'est rebellée, ce qui m'a donné une image forte d'elle, mais elle a fini par sombrer... Quant à ma fille elle a beaucoup souffert, même si elle est forte, comme moi, On s'accroche parfois, mais je supporte, car je suis fière d'elle. Elle est technicienne en cardiologie, brillante, mère de deux enfants. »

En 1982, Maria découvre F-Information par une annonce dans le journal La Suisse, proposant un stage de développement personnel. «J'ai un bon instinct de survie. Je suis une rescapée, j'ai survécu bébé à deux pneumonies, sans antibiotique. J'ai des antennes qui cherchent la lumière... Le 1er juin 1985, je suis partie de chez moi, après avoir déposé une demande de séparation sur le conseil d'une permanente de l'association. J'ai passé une semaine à l'Armée du Salut. F-Information m'a trouvé un logement. Le 15 juin, je commençais à travailler dans l'horlogerie, j'y suis restée jusqu'à ma retraite. J'ai aimé ce travail. A la fin, j'étais au contrôle qualité.»

Membre depuis 1982, Maria n'a jamais lâché l'association. Elle est bénévole pour la mise sous pli, fait partie du Rési-F, participe aux Salons, dont elle apprécie le côté discussions sans contrainte, aux ateliers ORPER et à nombre d'autres activités. «Depuis le temps, j'ai connu toutes les dames qui se sont succédées, y compris les fondatrices. L'esprit est toujours resté le même depuis la Madeleine, très chouette, tout simplement.»

Et si F-Information venait à disparaître ? Maria se prend la tête dans les mains, la secoue et répète : «Non, non, non, parce que moi, je dois tout à F-Information. Et d'autres femmes aussi. J'ai vu passer des femmes qui avaient travaillé avec leur mari qui était à leur compte. Abandonnées, elles n'avaient plus rien, sauf l'appui de l'association. Ah non, qu'on ne vienne pas me dire que cela pourrait disparaître.

Ce que j'apprécie, c'est qu'elles n'offrent pas une assistance mais dirigent les femmes de manière intelligente, leur permettant de se réinsérer dans le monde du travail. A cela s'ajoute un travail de développement personnel. Après, les mamans vont mieux et ne sont pas à la charge de la société, cela n'a pas de prix, c'est tout bénéfique pour les adultes de demain. Quant aux nouveaux locaux, on n'aurait pas rêvé mieux. On ne parle pas assez de cette association, de ce qu'elles font, des compétences, des juristes, des conseils, c'est trop dommage. J'emprunte aussi des livres à Filigrane. Avec une permanente, je vais aller en Hollande en juin pour admirer l'exposition de Rembrandt pour les 400 ans de sa naissance.»

De son enfance dans les Abruzzes, elle garde un grand amour pour la nature et les animaux, «à la mort de mon âne, j'ai eu un chagrin métaphysique». Maria avoue encore s'intéresser à 36 choses, écouter France culture depuis toujours. De son dernier voyage en Andalousie, elle garde la vue et l'odeur des orangers en fleurs, la culture, l'histoire, les clefs de la ville, et puis Sénèque, «il était de Grenade» ! Refusant de dépendre de causes extérieures, comme d'être bloquée chez elle parce qu'elle n'a pas de voiture, elle n'hésite pas à prendre le bus très tôt, ou très tard, pour aller voir Béjart à Lausanne ou une exposition au Musée Gianadda à Martigny. Au retour, Kebo, son amour de bouvier bernois, l'attend...

« Ce sont de super filles, il y a une vraie solidarité ! »

6

Le rendez-vous est fixé dans le café de la Fnac d'un grand centre commercial de Genève. Je la reconnais tout de suite, Marie, toute mince, énergique, des cheveux gris très courts. Pantalon élégant, pull vert pâle délicat rehaussé par un joli collier de pierres roses, elle est tranquillement assise devant son jus de pomme, et me raconte son enfance en France où elle a fait sa scolarité. Très vite, elle décide de devenir infirmière et sait que ce sera en pédiatrie : « Je n'ai aucune patience avec les adultes, j'ai tout de suite envie de les bousculer. Avec les enfants, je suis par contre d'une patience sans limites. Peut-être parce qu'ils sont si confiants, qu'on lit tout dans leur regard. »

Elle fait ses études d'infirmière en pédiatrie à Lausanne, avant d'occuper plusieurs postes à responsabilité dans le canton, elle sera même à la tête d'un service de pédiatrie, allant, comme elle le dit, jusqu'au bout de sa carrière professionnelle dans ce domaine.

Après des années de vie professionnelle trépidante et passionnante, elle se marie avec un Vaudois et a deux enfants, deux garçons nés respectivement en 1969 et 1972. Elle travaille encore à temps partiel avant d'abandonner tout emploi rémunéré. Mais les casseroles n'étant pas trop son truc, elle reprend assez vite une activité dans un domaine parallèle, soit dans une crèche aux Avanchets, son fief, avant de passer aux soins à domicile dans le quartier de Châtelaine. « J'ai d'abord effectué des remplacements durant deux heures par jour le matin, puis gentiment un peu plus.

C'est sûr, les personnes âgées étaient contentes de me voir et dans l'ensemble, mon travail était apprécié. Pas comme à la maison où le même travail est jugé normal et pas remarqué. J'ai dû arrêter à cause de la retraite parce que si j'avais pu, j'aurais continué. Mais bon, c'était peut-être bien ainsi car j'ai su que cette fonction avait été un peu happée dans les griffes de la bureaucratie et du contrôle. Moi, je buvais le thé avec les gens, je leur donnais les médicaments, vu que j'étais infirmière, je faisais aussi les courses, mais je n'ai quand même jamais donné mon numéro de téléphone ! »

Cela dit, nous abordons F-Information, et par la même occasion effleurons un sujet douloureux, celui de difficultés conjugales qu'elle partage avec une voisine, belle-sœur d'une des fondatrices de l'association. Elles se rendent ensemble au siège de l'association pour discuter. Marie en profite pour proposer ses services comme bénévole en vue de sa retraite. « Je suis donc devenue bénévole pour la mise sous pli mensuelle. J'ai participé à l'organisation des vingt ans de F-Information à la Comédie, et j'ai aussi donné un coup de main pour l'inauguration de Filigrane avec Benoîte Groult, l'auteure d'Ainsi soit-elle, comme invitée. La seule chose que je souhaiterais peut-être, ce serait de rencontrer plus souvent l'équipe, d'avoir plus de contacts pour mieux comprendre où elles en sont. J'ai ce souhait parce que leur travail est passionnant et que j'aimerais tout simplement en savoir plus. »

F-Information toujours, Marie, participe à ce qu'elle appelle en riant le blabla, soit les Salons, qu'elle qualifie d'hyper intéressants.

«C'est un endroit idéal, je fais beaucoup de pub pour elles, elles ont toujours une oreille attentive même si elles sont débordées. Ce sont de super filles, il y a une vraie solidarité. Et puis j'aime cette chaleur qui nous entoure dans ce lieu, on sent comme quelque chose d'envoûtant qui nous met en confiance... et après on se met à parler. Lorsque mon mari a fait une attaque et que c'était difficile pour moi, je m'en suis ouverte aux permanentes qui m'ont entendue, vraiment, ce qui n'est pas forcément le cas dans les services sociaux qui écoutent peu les familles et encore moins les femmes qui sont censées tout supporter et s'occuper des autres. Une autre fois, j'ai eu besoin de conseils juridiques pour des affaires de succession, elles m'ont trouvé un très bon notaire. Elles disposent d'un excellent réseau.»

Marie a également participé aux ateliers d'écriture dont elle garde un souvenir ébloui. «La première fois, j'y suis allée en prétendant ne pas savoir écrire et surtout n'avoir rien à écrire. Et puis, d'un coup, je me suis lâchée... et je n'ai plus lâché l'atelier. L'animatrice proposait des sujets comme le soleil, l'eau, choisir un maillot de bain, etc. Tout ce qui évoque le voyage m'inspire, alors je pars dessus. J'ai rempli des cahiers et des cahiers. Souvent, je relis mes notes sur les voyages, les relations avec les autres, le partage dans le couple. Une fois, je me suis vue comme une fourmière...»

Active, Marie prend également des cours d'anglais et regrette d'avoir étudié le grec et le latin à son époque plutôt que cette langue vivante. Autre passion, la natation qu'elle pratique à Varembeé. En été, posée sous un arbre avec un bon livre, elle s'invente des vacances dans lesquelles elle embarque parfois ses petits-enfants. «Je lis des biographies, récemment celle d'Einstein, dis donc, quel macho celui-là ! J'adore aussi la musique classique qui me calme. On peut dire que je l'écoute à plein tube. J'ai également un abonnement au Grand Théâtre.»



«Eau Morte»

Sonia – bleu azur

Après une demi licence en histoire géographique, Sonia est à la recherche d'un apprentissage de bibliothécaire qu'elle trouve à Fili-grane où son chemin la mène, un peu par hasard, voici deux ans. Elle avoue n'avoir pas eu jusqu'alors d'engagement spécifique et l'avoir découvert à F-Information. «Leur travail est très méconnu et les préjugés sont très forts dès que l'on parle de féminisme. Il s'agit pourtant d'abord d'un lieu d'écoute, de partage et d'échange irremplaçable pour des gens qui ont un peu perdu pied. Les permanentes passent du temps avec les personnes de passage, elles font partager leurs compétences et profiter de leur réseau.»

8

Elle apprécie le mélange entre le soutien, les activités plus créatrices, les livres et la documentation. «C'est très complet. Les femmes sont très isolées et, ici, elles apprennent qu'elles peuvent se dépasser. L'association a fait ses preuves, c'est une véritable institution très importante pour le canton.»

Une couleur associée à F-Information : un bleu azur, couleur du ciel et symbole de leur esprit d'ouverture.



«Tombée du ciel»

«Lorsque le dernier arbre aura été abattu, le dernier fleuve pollué, le dernier poisson capturé, vous vous rendrez compte que l'argent ne se mange pas», Chief Seattle, 1854 (F.)

Jordi – orange dynamique

Ingénieur en microtechnique, il entre en «F-Informationite» pour donner des coups de main dans le domaine de l'informatique, créer des documents «power point» pour des présentations. Et puis, et puis, écouter sa femme, Isabelle, la bibliothécaire, à son retour d'une séance de colloque. Il avoue avoir plus de contacts avec Fili-grane qu'avec F-Information. Mais être impressionné par la qualité des services : «il y a peu de bibliothèques qui offrent autant d'infos gratuitement dans leur domaine. Elles font des recherches très pointues pour les étudiants et autres chercheurs qui s'adressent à elles. Elles sont vraiment à leur service et aiguillent très bien.»

Pour ce qui est de l'importance de F-Information, Jordi pense que le rapport qualité/prix pour causer business moderne est excellent, sans parler du retour sur investissement. «Pensez un peu au nombre de femmes qui ont évité d'atterrir aux services sociaux grâce à leurs interventions.» Jordi ajoute que personnellement, cette fréquentation lui a permis de repenser le rôle de l'homme dans la famille, de verbaliser, de poser les choses sur le tapis et de chercher des solutions ensemble.

Une couleur associée à F-Information : un bel orange, pour le dynamisme, tout simplement.



«Ecrase»

« J'aime les Salons, juste deux heures de discussion à bâtons rompus ! »

La voix qui me répond au téléphone est jeune et joyeuse. Je songe à une petite quarantaine et découvre Paule, une femme qui avoue deux décennies de plus, des cheveux très courts depuis la naissance de sa fille - question pratique - et qui rit franchement de mon étonnement. Malgré les soucis de santé de son mari qui l'empêchent de me rencontrer, nous digressons gaiement, évoquant entre autres sujets dits féminins, les changements physiologiques et leurs bénéfices secondaires. Paule me raconte ensuite sa vie de fille d'immigrés italiens installés en France voisine, sa naissance à Saint-Julien-en-Genevois, le divorce de ses parents, l'installation à Genève avec son père, son frère et sa nouvelle maman suisse. Et l'enfance dans le quartier de Saint-Jean, «j'ai bien aimé ce quartier très vivant. J'ai des souvenirs d'arrêts de bus, vous savez, avec les trolleys qui déraillaient souvent et le chauffeur qui descendait de son véhicule et lançait les grandes perches qui rataient les câbles provoquant de superbes étincelles.»

Après le secondaire classique, elle opte pour l'école de commerce à Sécheron, non mixte à l'époque. «Le samedi matin, nous nous rendions à l'école Dufour, celle des garçons, pour utiliser leurs calculatrices. Je me souviens avoir rédigé à cette époque une dissertation sur la mixité. J'étais bien sûr pour, car je pense que la société est composée d'hommes et de femmes et qu'il faut établir le plus tôt possible des connexions pour que les choses aboutissent.»

Diplôme en poche à dix-huit ans, elle se lance sur le marché du travail, dans une boîte d'import-export avec l'Amérique latine. «Je ne sais plus trop ce qui était importé et exporté, mais je me souviens de grandes fiches que je prenais à droite, mettais dans la machine pour y entrer des chiffres, puis ressortais pour les classer à gauche. J'ai vite arrêté pour partir à la recherche de ma mère que j'ai retrouvée dans la région de Bellegarde où je me suis établie. J'ai eu un bon contact à l'époque parce qu'elle m'autorisait tout ce que mon père interdisait. Cela s'est compliqué par la suite.»

Secrétaire, elle travaille dans l'imprimerie, la lingerie. Passage obligé pour être libre, Paule se marie à vingt et un ans. «Impossible à l'époque de quitter la famille pour se prendre un petit appartement et être indépendante. J'ai divorcé quatre ans plus tard. Je me suis alors installée à Lyon avec le monsieur qui est encore mon mari aujourd'hui.» Ils ont quatre enfants, trois faits maison comme elle aime à le dire et une petite dernière adoptée par toute la famille.

Elle choisit de ne plus être à plein temps sur le marché du travail. Passionnée de psychanalyse, elle s'intéresse, entre autres écrits dans ce domaine, aux travaux de Françoise Dolto et s'engage dès le début dans l'aventure de La Chenaillette. Une maison ouverte à Saint-Genis-Pouilly qui, depuis une douzaine d'années, accueille des enfants jusqu'à quatre ans durant deux après-midi par semaine. Ils sont accompagnés d'un adulte.

Cinq personnes sont chargées de l'accueil. Paule est présente environ trois fois par mois selon un tournus bien établi. «Nous accueillons jusqu'à vingt enfants. Nous avons une supervision mensuelle et puis de la formation continue. Sans compter qu'élever quatre enfants, cela aide pour soutenir les parents dans leur tâche, tricoter leurs questions.»

Quant à F-Information, c'est par une collègue de La Chenaillette, elle-même membre de l'association, qu'elle s'y intéresse tout en ne s'engageant pas dans tous les domaines. «Je m'implique lorsque je sais que je peux tenir sur la durée, mais je suis bien ce qu'elles font». Elle apprécie les locaux, est présente à l'anniversaire des vingt ans. Et sera bien sûr de la bataille pour que l'association continue d'exister à tout prix, «je ne sais pas sous quelle forme, mais j'y serai».

Son truc à F-Information, ce sont les Salons qui la passionnent, ces moments d'échange oral. Depuis des années, elle s'y rend une fois par mois. Ni conférence, ni débat d'idées philosophiques, ni prise de bec, aux Salons, les participants exposent leurs idées autour d'un thème proposé, l'animatrice se contentant de recadrer ou de recentrer la discussion. Il n'y a pas de meneur et pas de conclusion non plus, juste deux heures de discussion à bâtons rompus.

«Les échanges sont vifs parfois, chacune défendant, avec respect, son point de vue sur un sujet de société, cela permet d'avoir un autre éclairage. Un mardi, nous avons comme thème : changer, cela demande du courage, mais encore ! Eh bien, le mais encore a été très riche. J'aime que cela reste volatile, l'imprégnation de chacun lui appartient, rien n'est écrit, pas de trace.»

Lorsqu'elle ne mène pas toutes ces activités de front, Paule marche. «Je marche beaucoup. Pour mes soixante ans, je me suis rendue à Saint-Jacques de Compostelle à pied. J'aime me retrouver mon sac à dos, mes chaussures et moi. En juin, je pars habituellement avec une amie en montagne, nous louons des chambres d'hôtes et nous baladons en boucle.»

*«Je suis faite pour partager l'amour, et non la haine»
Antigone de Sophocle (V.)*

Monique – vert espoir

Parisienne, professeure d'anglais au Collège Candolle, elle est bénévole à Filigrane et F-Information depuis sa retraite anticipée en janvier 2000. Vice-présidente du comité de F-Information, elle avoue avoir toujours été féministe : «Peut-être parce que mon père, très classique, a été déçu de ne pas avoir un garçon et trouvait le travail féminin horrible. Cela m'a forgée, mais j'ai commencé à militer à Genève où il y avait plus d'ouverture. Le Centre femmes, la section genevoise de l'OFRA. Je consacre désormais une retraite active à ma passion. Je suis chargée du dépouillement des journaux, de recueillir les articles pour les différents dossiers du service documentation (env. 120 dossiers thématiques créés), je traduis aussi des portraits de femmes, des nouvelles, participe aux réunions d'achat de livres (biographies et témoignages), rédige les P.V. du comité. Mes activités sont variables selon les moments. F-Information est utile à la République car de ce que j'entends, les services sociaux sont complètement débordés et envoient des gens ici pour qu'ils y reçoivent un accueil qualifié.» Monique apprécie ces femmes à la formation exceptionnelle qui restent toujours disponibles. «On peut venir sans rendez-vous et être accueillie chaleureusement. C'est unique en son genre. J'ai donné plusieurs fois les coordonnées de l'association à des connaissances en difficultés, je recommande les conseils juridiques par exemple. Ce lieu n'existe pas ailleurs.»

Une couleur associée à F-Information : un vert, comme l'espoir !

Douceur de ta peau
Et chaos de mon corps
Violence de tes chagrins
Bonheur de tes murmures



Et de mes caresses perdues
Enfer et paradis
Notre silence emmure et protège
Une frayeur désormais dévoilée.

Frédéric – fuchsia en colère

Frédéric, physicien ingénieur au CERN, détaché de l'Université de Toulouse, est passionné de recherche et d'enseignement. Pendant des années, avec une équipe d'amis, dont Geneviève, sa femme et permanente de F-Information, il a offert ses compétences à des jeunes de milieux défavorisés. Il est entré en contact avec l'association par le biais de sa femme justement. On peut dire qu'avec elle, il a épousé la cause des femmes, sans trop d'états d'âme d'ailleurs. «J'ai bien sûr mis mes compétences à leur service. Je suis par exemple le concepteur initial des fichiers de F-Information : le précieux fichier des membres de Marie-Claude, mais également celui de la documentation, des adresses. J'ai passé de longs moments à mettre en forme la brochure intitulée «300 adresses» qu'elles ont éditée. A vrai dire, j'ai passé des nuits entières avec Marie-Claude !!!»

Plaisanterie à part, il s'agit pour Frédéric d'une association unique par la diversité des permanentes, ce qui fait leur force. «Elle est indispensable pour un premier contact rassurant, une vraie écoute et un bon aiguillage. Il s'agit d'une équipe avec une véritable autogestion, une micro société avec salaires et horaires égaux. Ce qui me plaît, c'est l'ouverture d'esprit et la simplicité, elles ne se prennent pas au sérieux malgré le formidable travail accompli. On pourrait souhaiter une petite amélioration de la gestion, mais bon... Ah oui, j'apprécie également qu'il n'y ait pas d'ostracisme vis-à-vis... de la gente masculine !»

**Une couleur associée à F-Information :
un fuchsia, la couleur des femmes en colère !**



Eurydice

«Réinventer tous les possibles» (Vi.)

« Cela fait beaucoup de bien d'écouter »

Yolande, robe verte joliment brodée, m'accueille chez elle, dans son appartement du quartier des Pâquis. Ce dimanche-là, lorsque j'arrive, elle est justement en train de regarder un documentaire «Escalles» sur son pays : Madagascar. Elle s'excuse, baisse le son et m'installe à la table du salon-salle à manger recouverte d'une nappe blanche, brodée elle aussi. Elle n'aime pas trop se raconter, Yolande, mais le courant passe et peu à peu, elle dévoile des bribes de sa vie.

14

Après des études classiques dans son pays, Yolande s'inscrit en histoire, se forme dans le domaine de l'archéologie et devient fonctionnaire de l'Etat malgache. Elle intègre, par la suite, le Ministère des affaires étrangères. Mariée à un médecin malgache, mère de deux enfants, elle effectue dans le cadre de son travail des missions à l'étranger, dont plusieurs à La Haye, une autre à Genève pour l'un de ses thèmes de prédilection : la défense des enfants. Elle suit également un semestre (1995-96) de cours à l'Institut universitaire des Hautes Etudes Internationales (HEI) de notre canton.

Elle revient à Genève à la fin de 1996 pour occuper un poste dans le cadre de la Francophonie, «il s'agit d'une mise à disposition du gouvernement malgache, une contribution en quelque sorte. Ensuite, au terme du contrat, l'administration m'a reprise et je suis donc restée à Genève, mais à la mission permanente de mon pays, cette fois-ci, pour être en charge des questions humanitaires et sociales.

Après deux ans et demi à ce poste, je suis rappelée pour servir au Ministère. Ma fille étant en traitement lourd et difficile, j'ai décidé de prolonger mon séjour ici pour l'accompagner.» Yolande termine sa phrase et me propose une tasse de thé, l'eau chaude est déjà prête. Ce cérémonial est suivi d'un aparté sur la nourriture de son pays, le riz, les différentes viandes en sauce, les légumes, le maïs dans le sud du pays, «la région de mon mari, il arrive d'ailleurs toujours en visite avec son maïs».

Diplomate très active, elle avoue avoir vécu durant toutes ces années dans un monde un peu à part, ayant peu de contacts avec la réalité genevoise, très prise par son travail, absorbée par les nombreuses réunions et autres conférences. Vraiment installée à Genève, elle se réveille d'un coup et se demande ce qu'elle pourrait bien faire dorénavant de sa vie. Suivant les conseils d'une amie suisse, elle se rend à SOS Femmes à la rue de la Madeleine pour chercher un peu de soutien et des conseils. Dans la foulée, cette catholique qui n'avait plus le temps de s'occuper de religion, prend contact avec la paroisse de son quartier et s'implique comme bénévole.

Et puis, un beau jour, son chemin la mène à F-Information : «J'ai rencontré une dame très accueillante, demandé des renseignements. Elle m'a montré leur formidable documentation. C'est fou, durant toutes ces années, j'étais passée presque tous les jours devant les

jours devant les locaux de F-Information sans jamais faire attention à l'enseigne de l'association. J'étais dans le carcan international. J'ai le sentiment d'avoir raté des choses, entre autres le contact avec la population autochtone. On s'invite plutôt entre collègues des différentes missions. On assiste à des conférences et des réunions, donc, on vit un peu en huis clos, peut-être aussi par manque de temps car les week-ends sont souvent consacrés aux soucis domestiques.»

De rencontres en rencontres, Yolande, pudique, se retrouve dans le groupe Récits de vie du Rési-F. «Nous étions deux dans ce groupe à constater qu'à Genève, on se retrouve vite à genoux lorsqu'on change de statut. J'ai entendu des réflexions un peu rudes dans certains lieux de l'administration cantonale. On se sent un peu humilié. Par contre, l'accueil est plutôt bon, les gens courtois, les formalités plutôt faciles.»

Dans le groupe Récits de vie, elle est avec cinq femmes originaires de différents pays (Europe du Nord, Amérique latine et Afrique : deux réfugiées, une clandestine et deux autres avec un contrat de travail).

Pas facile pour elle d'entrer dans la vie des autres, dans leur intimité et surtout, surtout, de parler d'elle : «Cela m'a fait beaucoup de bien d'écouter et puis lorsque mon tour est venu, je n'ai pas pu reculer. C'était une expérience intéressante. Je participe au Rési-F, tous les troisièmes jeudis du mois sur un thème. J'ai même fait une présentation sur mon pays. J'assiste aux Salons et puis j'emprunte beaucoup de livres à la bibliothèque Filigrane. J'aime bien les récits autobiographiques.» Pour elle l'association fait beaucoup de choses pour les femmes en général. Sans compter les activités qui s'adressent à toutes les catégories de la population féminine genevoise, qu'elle soit autochtone ou migrante, en particulier les réfugiées pour leur intégration, par exemple.

A par cela, Yolande suit l'actualité de son pays en lisant plusieurs journaux sur Internet : La Gazette de la Grande Ile, La Tribune de Madagascar, l'Express, Midi Madagascar ou encore Les Nouvelles... Elle a donné récemment une conférence sur les rites funéraires à Madagascar dans un cycle.

*«On apprend à mieux entendre sa propre voix en écoutant parler les autres femmes...
Leurs histoires, malgré nos différences, sont finalement, si nous y prêtons attention, nos histoires.» Barbara Deming (M.-Cl.)*

Jean-Bernard - toutes les couleurs chaleureuses

Avocat au Barreau de Genève, Jean-Bernard conseille surtout les salariés en matière de droit du travail et d'assurances sociales. Il est également médiateur en cas de conflits interpersonnels de travail dans la fonction publique. Il est entré en contact avec F-Information par Sophie, permanente et médiatrice elle-même. «Je connaissais déjà l'association, mais j'ai beaucoup appris en discutant avec Sophie. Je sais combien il est important pour des gens en difficulté de pouvoir consulter des personnes compétentes. Pour les femmes, vu la société dans laquelle nous vivons, cette difficulté est accrue, d'où l'intérêt d'une association comme celle-ci qui rend conseils et aide plus accessibles.»

Jean-Bernard trouve le travail de F-Information impressionnant par sa diversité et sa qualité. «Cette équipe est particulièrement motivée et motivante pour celles qui consultent. Lorsque je donne cette adresse à des clientes ou à des connaissances, j'ai toujours des retours extrêmement positifs. F-Information allie l'accessibilité aux femmes, l'accueil chaleureux et la compétence. C'est la raison pour laquelle je les soutiens financièrement.»

Une couleur associée à F-Information : toutes les couleurs chaleureuses me paraissent convenir !

«Je trouve autant de différences de nous à nous-même que de nous à autrui.» Michel de Montaigne, Essais (BMa)



«Parenthèse»

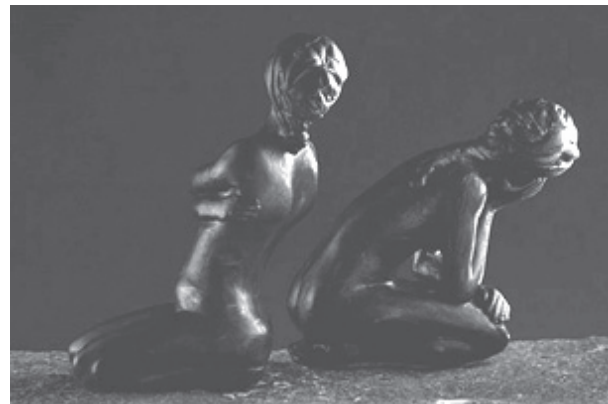
Elisabeth – vert printanier

Coordinatrice à Solidarité Femmes, Elisabeth travaille depuis quinze ans dans le milieu associatif après une longue expérience professionnelle dans un syndicat. Si elle collabore avec F-Information dans le cadre de son travail, des liens d'affinités et d'amitié se sont également développés au fil du temps. «Elles orientent les femmes victimes de violences conjugales vers nous et nous, on les dirige vers la permanence juridique. Les situations sont plus détériorées, il faut d'autres ressources, plus de souplesse. A F-Information, elles ont surtout un rôle de plaque tournante, d'orientation et de conseil. Elles font en quelque sorte la collecte de tous les points de vue.»

Elisabeth apprécie en outre le grand professionnalisme, la fiabilité et la créativité de ces pros engagées. Et que ce lieu ne soit pas là que pour les victimes, mais aussi pour des femmes qui sont en difficultés passagères, qui vont vers la lumière. «J'aime bien le fait que l'on n'est pas dans la victimisation. Lors d'activités, on rencontre des femmes heureuses de vivre, de se rencontrer, de peindre, d'écrire ou de causer. C'est sympa qu'il y ait des expositions, les Salons, les groupes de discussion. Quant aux nouveaux locaux, ils sont fonctionnels même si d'aucuns les trouvent peut-être trop beaux pour ... des bonnes femmes.» Rires !

Une couleur associée à F-Information : un joli vert de printemps

Suspendues... dans le temps de l'attente
Et dans le temps du chaos deviné.
Mais lovées dans l'éternité de l'instant.



«Eurydice et Eau Morte»

« La solidarité entre femmes existe, inestimable et indispensable »

18

En avance, je m'engouffre dans l'Hôtel-de-Ville et aperçois une femme au regard intense. Je l'enregistre et lorsque quinze minutes plus tard, je ressors, elle est toujours là, Sylvie, celle avec qui j'ai rendez-vous. Dans un restaurant pas loin, devant une soupe, nous causons de mille et une choses et... de F-Information, où elle travaille comme bénévole depuis 2004. «Un endroit très chaleureux, très agréable. C'est fondamental pour moi que je me sente à l'aise, que je puisse discuter. Le côté social (aide juridique, multiples conseils et groupes d'entraide) et artistique (bibliothèque, expositions, soirées thématiques) m'intéresse beaucoup et va à la rencontre de ce que j'aime le plus.»

Enthousiaste et véhémante, Sylvie s'exclame : «C'est un lieu où des femmes souvent démunies peuvent parler, se ressourcer, trouver des solutions à leurs problèmes, donner ou recevoir un coup de main. Je ne connais pas tout ce qui s'y fait, mais c'est énorme. J'ai toujours travaillé dans le registre de la créativité et toujours recherché la nouveauté. Mais je sais que je suis différente de celle que j'étais en entrant dans ce lieu. J'étais assez maniaque, très intello. J'ai toujours fait des choses avec mes mains, mais ici, j'ai appris à combiner les éléments avec les autres, à chercher, à trouver des solutions, à innover, à rendre possible l'impossible. Auparavant, j'étais toute ficelée de peurs ancestrales. Ce n'était pas drôle. Cela va beaucoup mieux !»

Mais que fait-elle à F-Information, cette femme au parcours plutôt original, sur fond d'éducation classique, plutôt rigide, avec en prime ce sentiment d'être décalée, pas vraiment à sa place dans sa famille ? «Ma mère voulait que je fasse du piano comme ma sœur, si douée. Je détestais cela. Lors d'un concert, j'ai découvert le son du violoncelle et choisi cet instrument. Depuis, il ne m'a plus quittée, j'en joue tous les jours et dans les moments difficiles, la musique m'aide beaucoup.»

Enfant déjà, elle s'évade, rêve d'ailleurs. A propos d'ailleurs, elle se souvient de ce premier voyage en Hollande, dans sa famille néerlandaise côté maternel, un voyage magique dont elle garde un souvenir émerveillé, «une grande découverte !» Et puis, dès 1964, il y a cette amitié avec Giovanna, la femme de ménage italienne venue dans les bagages de son bâtisseur de mari à l'époque des grandes constructions, l'autoroute Genève-Lausanne et bien d'autres ouvrages encore. Giovanna lui fait comprendre le sens des mots «amitié, solidarité», lui apprend à chanter, à rire aussi au hasard des confidences. Sylvie n'oubliera jamais. Alors parfois, à F-Information, elle sourit en pensant à son amie italienne.

Son amour de l'Italie ne la quittera plus. Après la maturité, elle commence les Lettres à Lausanne avec l'italien en branche principale, puis elle réalise son rêve d'aller étudier pendant une année à Florence.

«Malheureusement, je suis rentrée !!! Je n'avais pas terminé mes études, j'ai un peu enseigné l'italien, je suis partie en Angleterre. Là, j'ai suivi des cours de théâtre à Londres et travaillé dans la bibliothèque de l'école de théâtre. Tous ces livres, c'était extraordinaire ! J'ai prolongé mes autorisations de séjour au maximum. Et puis, j'ai dû rentrer, je n'avais aucune situation professionnelle...»

Sylvie choisit alors de s'établir à Genève, suit un cours de secrétariat et part en mission pour le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), «à Kassala, une oasis en plein désert, à une journée de route de Khartoum». Le rôle de la délégation était d'organiser des convois alimentaires. De retour à Genève, elle travaille au siège du CICR dans le cadre de l'organisation d'un cours pour la médecine de catastrophe mais également pour l'Agence. Ensuite, Sylvie reprend ses études d'italien à la faculté des Lettres à Genève, passe ses examens tout en enseignant au Cycle d'Orientation. En 1998, la maladie la rattrape et la terrasse durant plusieurs années, jusqu'à ce qu'elle décide de s'en sortir, d'accepter de prendre les médicaments adéquats pour finalement constater que sa vie actuelle est vraiment chouette.

Suite à une réorientation professionnelle, elle est engagée à la Bibliothèque musicale, puis découvre F-Information et Filigrane. «L'association m'a aidée dans mon parcours professionnel. J'ai effectué un stage dans la bibliothèque Filigrane. J'ai travaillé pour

l'Espace culturel, c'était formidable !» Dès 2004, Sylvie est de nombreuses activités, participe à la mise sur pied d'expositions, à l'organisation d'une soirée «contes»...

Actuellement, Sylvie s'occupe de la médiation dans le cadre des échanges de savoirs du Rési-F: cours d'espagnol contre leçons de lecture, tricot contre couture, demande de conseils en peinture à mettre en lien avec d'autres besoins. Cours de conduite automobile, cours de français, échanges de recettes de cuisine... Sylvie est chargée de mettre les personnes intéressées en contact les unes avec les autres. «Moi qui étais au fond du trou, je me retrouve avec plein de choses à faire, je n'arrive pas à croire à mon bonheur.» Et lorsqu'elle n'œuvre pas pour F-Information, Sylvie passe du temps avec Antoine, son plus jeune filleul, le fils d'Etleva, son amie albanaise. Elle éprouve une grande tendresse pour cet enfant qu'elle voit grandir au fil des années. Un beau cadeau de vie.



« Quand j'arrive, j'ai l'impression d'être chez ma mère »

Elle m'attend sur la Treille, Fatima, toute de noire vêtue, sauf la tache de couleur vert d'eau de son corsage. Elle est courageuse, Fatima, mais semble bien fatiguée, «avec mes collègues, nous avons fait soixante-deux chambres aujourd'hui. L'avantage, c'est que les duvets sont légers, parfois dans certains hôtels, il y a des couvertures et des dessus de lit très lourds et à force, cela fait mal au dos. Je travaille en général jusqu'à quatorze ou quinze heures, j'ai une pause, je rentre chez moi et je reprends ensuite le soir de dix-huit à vingt heures. La dame qui m'emploie est vraiment formidable. Je peux dire qu'elle se soucie vraiment de nous tout en étant la patronne. Si elle me voit un peu abattue, elle me connaît, elle sait mes difficultés et me parle, me dit par exemple d'aller à l'église pour prier et qu'après cela ira mieux. La propriétaire de l'hôtel est aussi une femme très bien. Mais vous savez, Madame, depuis que j'ai perdu ma mère et que je me suis séparée de mon mari, ma famille et l'Afrique me manquent terriblement.» Elle sourit, mais ses yeux vont rester bien tristes durant la durée de l'entretien.

Nous allons nous asseoir à la terrasse du café Papon, Fatima se place en face de moi. Je commande un expresso, elle ne prend rien. Les mains tantôt posées sur ses genoux, tantôt sur la table, elle raconte gentiment sa vie. Sa rencontre avec son mari en Afrique, l'arrivée-retour avec toute la famille à Genève. La nouvelle vie qui se met en place et puis, peu à peu, la situation conjugale qui s'envenime jusqu'à la rupture qui brise le cœur de Fatima.

«Je regrette vraiment tout ça. Je me souviens que toute petite déjà, chez moi en Afrique, je disais à ma mère que je voulais me marier avec un seul homme et que je voulais mourir à côté de lui. Je continue à le considérer comme mon mari et je ne comprends pas pourquoi tout est si compliqué. J'ai voulu consulter avec lui, faire une thérapie familiale, mais il a refusé. Mais bon, je sais que s'il revient vers moi et qu'il m'aime vraiment, je le reprends.»

Côté vie professionnelle, Fatima effectue de nombreuses recherches et entre en contact avec F-Information. «Elles m'ont donné beaucoup de conseils que j'ai suivis à la lettre. Les permanentes m'ont aidée à rédiger des courriers pour des offres d'emploi. Une des permanentes m'a même trouvé une annonce pour une place dans un super marché. J'avais un c.v., elles l'ont bien examiné et me l'ont remis en ordre.»

Pour Fatima, toutes les femmes de F-Information sont formidables, toutes géniales. «Quand j'ouvre la porte de la rue de la Servette, j'ai l'impression d'être chez ma mère. Elles ont un grand cœur – signe avec sa main. Lorsque j'ai besoin de quelque chose, j'obtiens toujours la réponse. Quand j'arrive là-bas, je n'ai plus peur. Si tout le monde était comme cela la vie serait formidable. Parfois, il y a des gens qui me regardent de travers, me chassent d'un regard et me renvoient ainsi là où je sais que personne ne va vraiment m'accueillir à cœur ouvert.»

Malgré sa fatigue et ses soucis, Fatima veut à tout prix progresser et suit des cours dès qu'elle le peut. Un cours de français à La Rose-raie d'autres le soir à l'Université ouvrière : «J'aime bien apprendre, j'ai commencé à lire, mais je ne peux toujours pas écrire avec tous mes soucis, je suis un peu bloquée. Mais je peux enfin lire les journaux pour chercher un emploi par exemple. J'ai aussi étudié le français avec une jeune femme très gentille. Mais à cause de mes horaires, j'ai abandonné. Il faut que quelqu'un me pousse, soit derrière moi. J'aimerais bien un plein temps qui me permettrait de suivre à nouveau des cours le soir. Ou bien travailler comme employée de maison, ça me plairait, mais je n'ai pas demandé mon certificat de travail à mon ancien employeur et depuis il a déménagé. Ou encore travailler comme aide familiale avec les personnes âgées ou bien, vous savez, à l'hôpital avec le chariot et tous les produits dedans. Je me vois bien nettoyer avec ma blouse, et faire des sourires aux malades, les aider.» Elle se redresse, sourit, s'anime et montre la taille du chariot avec les mains. «Ah oui, être nettoyeuse à l'hôpital, ça me plairait beaucoup.»

Sa fille cadette vit encore chez elle. Elle l'appelle d'ailleurs deux fois durant l'entretien et Fatima garde un week-end sur deux ses petits-enfants de quatre et deux ans. «C'est pour pouvoir les garder que j'ai choisi de ne pas travailler le week-end. J'aime bien m'occuper d'eux même si c'est parfois un peu fatigant.

Mais j'aime bien être là où il y a du monde. Chez moi ou bien à l'hôtel. J'ai besoin de parler, de dire ce que je ressens. Les enfants sont grands, je crains un peu de me retrouver toute seule.»

A part cela, elle aime faire des petits plats, des petites choses, des petites sauces à la tomate, avec des goûts différents. «Mes enfants adorent également mes cakes et puis ma tresse. Parfois, je me dis que je pourrais cuisiner et livrer mes spécialités dans des hôtels.»



«L'Amour au Soleil»

Fabienne – violet, paix de l'âme

Fabienne est formatrice et consultante en communication auprès des associations à but non lucratif. Artiste sculpteur, elle intervient en atelier auprès de divers milieux et utopiste, elle croit aux valeurs de l'égalité, de la solidarité, de la douceur, de la lenteur et de la créativité. Elle est entrée en contact avec F-Information par l'intermédiaire d'un ami qui travaillait pour l'association. «Depuis 1996, je suis consultante auprès d'elles pour la communication et le marketing social. J'admire beaucoup les valeurs de cette équipe, leur capacité à se remettre en cause, à évoluer, leur engagement et leur générosité.»

22

Fabienne relève également que leur action est engagée sur le long terme, tout doucement et que l'équipe de F-Information trace son chemin, avec conviction et professionnalisme. «Leur utilité n'est plus discutable ! Que de sourires croisés dans les locaux, de toutes cultures, de tous âges, de toutes provenances. Leur spécificité : l'humilité dans le combat, la conviction dans la créativité, l'ouverture dans un monde en bouleversements.»

Une couleur associée à F-Information : un violet, paix de l'âme, paix entre les genres, paix et douceur, résilience et lumière.



***«Je n'ai jamais réussi à définir le féminisme. Tout ce que je sais, c'est que les gens me traitent de féministe chaque fois que mon comportement ne permet plus de me confondre avec un paillasson»
Rebecca West (B.)***

«Il ne m'a pas suffi d'avoir compris les choses,
j'ai voulu les dire, les écrire,
pour éclairer celles qui souffrent ce que j'ai souffert.
Par ce récit, je désire montrer que,
malgré toutes les pressions de la société,
on peut s'en sortir et reconstruire une vie meilleure.
Le parcours n'est pas facile, mais il en vaut la peine. /.../
Ayant appris à nous aimer et à nous respecter,
nous serons respectées et aimées des autres.
Notre vie est un don, elle nous appartient
et personne n'a le droit
de faire d'elle ce qu'il veut.»

Extrait de *Le Piège* / Julia RIOS

Chokoufeh

Un livre marquant : le magnifique «Sister Outsider», de la poétesse afro-américaine Audre Lorde.

Mes souvenirs, un bon : tous les moments de fou rire de l'équipe. **Un moins bon** : une rencontre du Rési-F où j'attendais dix à quinze personnes et... seules deux sont venues !

Mon moteur : l'opportunité que ce travail m'offre d'agir avec et pour les femmes. Le fait que ce projet féministe est mené par une équipe enthousiaste, soudée, à la fois sérieuse et pleine d'humour.

Mon plat préféré : le «Baghali-polo», un riz aux herbes et fèves iranien.

24

Marie-Christine

Un livre marquant : «Si on me donne la parole...», biographie de Domitila Barrios de Chungara, femme de mineur en Bolivie et militante

Mes souvenirs, un bon : l'emménagement au 67 Servette et le regroupement avec Filigrane. **Un moins bon ou plutôt un souci permanent** : les subventions, et par conséquent la survie de l'association, toujours remises en question.

Mon moteur : travailler dans un lieu unique avec une super équipe, respectueuse, enthousiaste, le tout dans la bonne humeur.

Mon plat préféré : les «mezze» libanais et... le chocolat !

Fanny

Un livre marquant : «Fleur du désert», de Waris Dirie, le témoignage bouleversant d'une Somalienne excisée, sa fuite et puis la chance, la reconstruction, l'engagement. Une force de vie étonnante. Elle est aujourd'hui top model et ambassadrice de l'ONU... contre l'excision.

Mes souvenirs, un bon : quand je peux juste sourire, écouter ou dire une chose utile ou chaleureuse à une femme que je sens dans un moment difficile. **Un moins bon** : devoir passer l'entretien d'embauche devant toute l'équipe - 10 paires d'yeux pointées vers moi... !.

Mon moteur : j'ai toujours souhaité travailler dans un milieu où je peux, à ma manière, aider directement ou indirectement des personnes traversant une passe difficile.

Mon plat préféré : j'adore manger !... et cuisiner (ça tombe bien !). Le choix est difficile, mais le principal pour moi est de partager un bon repas dans une ambiance chaleureuse et joyeuse. J'ai quand même un petit faible pour la cuisine méditerranéenne, colorée et aux multiples saveurs !

Marie-Claude

Un livre marquant : «La Punta», d'Yvette Z'Graggen, lu il y a quelques années déjà. Il relate le début de la retraite d'une femme qui part vivre dans un autre pays, l'Espagne, à la rencontre d'une autre culture.

Mes souvenirs, un bon : deux dates clés pour le regroupement de F-Information et Filigrane; le 13 décembre 2002, vote du budget de l'Etat nous allouant une augmentation de notre subvention et le 17 juillet 2003, signature du bail de nos locaux actuels. **Un moins bon** : ne pas pouvoir faire plus pour les femmes qui viennent nous voir et constater que le féminisme est sans arrêt remis en cause.

Mon moteur : faire avancer l'égalité hommes femmes, pour que les choses bougent, pour que les femmes puissent accéder à un choix de vie.

Mon plat préféré : la «soupe thaiï» mais surtout partagée avec d'autres.

Brunella

Un livre marquant : «Il trip della follia», de l'Américaine Kate Millet.

Mes souvenirs, un bon : le jour où j'ai rencontré toute l'équipe autour d'une table ronde, il y a huit ans, lors de mon engagement. Je me suis sentie bien accueillie et j'ai su aussitôt qu'une bonne collaboration allait commencer. **Un moins bon** : la déception et la résignation d'une femme quand, tout récemment, je lui ai communiqué que les démarches que j'avais entreprises pour elle n'avaient pas abouti.

Mon moteur : pour la richesse des rencontres et des échanges avec les femmes, usagères et collègues.

Mon plat préféré : des spaghetti «aglio, olio e peperoncino».

25

Stéphanie

Un livre marquant : «Les mots pour le dire», de Marie Cardinal.

Mes souvenirs, un bon : l'inauguration des nouveaux locaux. **Un moins bon** : une supervision.

Mon moteur : ce qui m'anime le plus dans mon travail à F-Information c'est cette vitalité qui s'en dégage. Mes collègues, comme les femmes que je rencontre sont incroyablement créatives, énergiques et authentiques dans ce qu'elles vivent et transmettent. On se nourrit et s'enrichit de part et d'autre et c'est merveilleux. Je suis fière de faire partie de cette association..

Mon plat préféré : des spaghetti aux vongoles.





Geneviève

Un livre marquant : à vingt ans, une lecture marquante par rapport au féminisme : «Notre corps, nous-mêmes», un livre écrit par un collectif de femmes (collectif Boston pour la santé des femmes), mais aussi des rencontres avec des groupes femmes du PSU (parti socialiste unifié).

Mes souvenirs, un bon : l'aboutissement et le vote de notre projet de loi qui a permis le regroupement en 2003 de Filigrane et F-Information. **Un moins bon** : un conflit douloureux datant de quelques années avec une personne de notre équipe qui a dû nous quitter.

Mon moteur : ce qui me porte dans ce travail, c'est d'abord de le vivre comme un engagement pour un monde autre, plus juste, plus humain, où pas à pas, nous gagnerons le respect et où les femmes obtiendront enfin la place qu'elles doivent avoir dans une société.

Mon plat préféré : les pâtes fraîches accommodées de toutes les manières...

Isabelle

Un livre marquant : en ce moment, j'aime Françoise Simper, Eva Joly et Francesco Alberoni.

Mes souvenirs, un bon : l'aménagement de Filigrane dans la nouvelle arcade. **Un moins bon** : la première fois que j'ai dû prendre la parole devant une assemblée pour présenter une animation.

Mon moteur : grâce à mon travail, je me sens vivante, humaine et compétente.

Mon plat préféré : le Martini !

Vivianne

Un livre marquant : «Le livre noir du féminisme», de Christine Ockrent.

Mes souvenirs, un bon : le téléphone confirmant mon engagement et le changement de locaux. **Un moins bon** : une personne qui vient consulter et qui n'est pas satisfaite et une personne qui ne vient pas à son rendez-vous.

Mon moteur : une motivation féministe, c'est-à-dire humaniste.

Mon plat préféré : la cuisine macrobiotique.

Victoria

Un livre marquant : «Maria Moura» de Rachel de Queiroz, l'histoire de la première femme «cangaceiro» - rebelle en lutte contre les inégalités sociales au Brésil au début du 19^{ème} siècle. un régal .

Mes souvenirs, un bon : une journée bilan/évaluation sous les arbres du jardin de Chokoufeh... et les rencontres autour de l'explicitation avec mes deux autres collègues. Moments d'émerveillement !! **Un moins bon** : la tension maximale dans l'équipe avant notre première supervision avec Sylvie Monnier...

Mon moteur : parce qu'il me met au contact avec le terrain de la vie des femmes, et avec la parole particulière de chaque femme qui frappe à notre porte. Parce que la pluridisciplinarité est une «résistance contre toute pensée unique» et parce que chaque échange avec les personnes qui nous consultent comme chaque échange avec les collègues est, pour moi, source d'un formidable enrichissement et d'une incessante remise en question.

Mon plat préféré : le gigôt d'agneau, avec pommes de terre au four, salade de laitue romaine et oignons frais... Suivi de..., et de..., et de... Voulez-vous un article intitulé «L'éloge de la gourmandise»??

Sophie

Un livre marquant : «Ainsi soit-elle», de Benoîte Groult. Elle a su dire les choses, sur la place des femmes et leurs difficultés spécifiques, les injustices qu'elles acceptent, comme je les pense ou ressens sans pouvoir les formuler aussi clairement.

Mes souvenirs, un bon : le rire, la complicité, l'espoir malgré les difficultés dans certains entretiens avec les femmes. **Un moins bon** : le journal «pages blanches», quand on était à court de subventions et de liquidités, un peu angoissant !

Mon moteur : pour la polyvalence des tâches, les formations et parcours diversifiés des collègues, les rencontres enrichissantes et touchantes avec des femmes de tous horizons. On ne s'ennuie jamais !

Mon plat préféré : la cuisine libanaise, en particulier le caviar d'aubergines...

«C'est un endroit intime où l'on s'exprime sans gêne»

Soirée pluvieuse, Nathalie m'attend stoïquement sur les marches du perron du théâtre de la Comédie, ne voulant rater pour rien au monde l'occasion de dire enfin publiquement tout le bien qu'elle pense de F-Information. Et tout le bien que les permanentes font aux femmes et... à leur famille !!! Nous nous asseyons dans un coin du foyer, la représentation vient de débiter, nous sommes au calme. Souriante et émue, Nathalie sort de son sac trois pages A4 sur lesquelles elle a consigné toute sa vie et tous ses liens avec l'association. Parfait, tout y est, j'en suis bien chavirée car j'imagine aisément le temps et le soin dévolu à peaufiner ce document.

Une verveine et un jus d'orange plus tard, nous conversons. Nathalie, joli visage encadré de créoles or, me raconte son enfance en Afrique, son dialecte, son grand-père enseignant qui, avec sa famille, la pousse à étudier bien qu'elle soit une fille. Plutôt brillante, elle suivra une formation commerciale et occupera plusieurs postes intéressants. Dans la foulée, elle raconte son mari, compagnon de route connu à seize ans: «il y avait beaucoup d'autres jeunes couples comme nous, mais nous sommes les seuls à être arrivés au but !» Le but, c'est le mariage, et puis les enfants, et surtout, surtout, une grande complicité. «On reste parfois jusqu'à cinq heures du matin à parler. D'ici, de notre pays, des traumatismes à l'école liés à notre ethnie, de la prison - mon mari a été prisonnier politique à vingt et un ans - durant cette période le service de la sûreté nationale a pris toutes nos photos de famille, elles nous manquent beaucoup.»

Dès 1997, la famille est contrainte à l'exil, suite à un nouveau putsch, son mari étant alors proche du gouvernement évincé. Il entreprend un apprentissage d'employé de commerce, apprend l'allemand et trouve un emploi. Quant à elle, courageuse, elle demande à son assistante sociale les adresses d'associations féminines. Cette dernière lui remet le papillon du Rési-F, le Réseau interculturel d'échanges de savoirs pour les femmes, réseau qu'elle n'a plus quitté depuis. «J'ai participé à une fête de l'Escalade, aux réunions.»

Souhaitant reprendre une activité professionnelle ou des études, une permanente de F-Information l'aide à rédiger un c.v. «suisse», à demander l'équivalence de son diplôme. «Grâce à l'association, je me suis familiarisée avec les outils informatiques et j'ai pu améliorer mon français.» Elle arrive enfin à décrocher un premier emploi et subit deux ans la dure réalité de l'exil : «C'était très intéressant, mais j'étais vraiment sous-payée et moins payée que mes collègues. C'est révoltant de devoir tout refaire après dix ans d'expérience.» Des larmes retenues perlent au bord de ses paupières, elles réapparaîtront plusieurs fois, vite escamotées d'un coup de mouchoir et d'un grand sourire, par cette lutteuse. «Mais c'est quand même le fait d'être occupée (stages, formations, bénévolat) qui m'a évité de sombrer dans la dépression. J'ai toujours gardé ma bonne humeur, oublié les problèmes de guerre, ma famille décimée, mes bien pillés et les tracasseries liées à cette nouvelle vie à reconstruire.»

Et puis, entre rire et larmes, elle me raconte son emploi chez un patron adepte du classement pêle-mêle, qui refuse ses modestes propositions d'intercalaires. «Le premier jour de travail, j'ai fait le ménage, le bureau était plein de poussière. J'étais obligée de céder ma place à mon patron ou à mes collègues et mon travail en pâtissait. Facile ensuite de me le reprocher et de me licencier... J'ai cru devenir folle.»

Ensuite, il y aura une belle expérience en milieu hospitalier et puis à nouveau le chômage qui la désespère, elle qui rêve de travailler. Alors, elle fait du bénévolat pour une association pour l'éducation à la paix et à l'intégration, fait partie d'un groupe de danse de femmes de son pays. «Je participe à l'organisation de fêtes de rue, je vends de l'artisanat et verse le produit à une association de femmes veuves et d'orphelins de guerre de mon pays.»

Elle est très active à F-Information. «Au Résif-F, on se rencontre tous les 3^{ème} jeudis du mois de 17h30 à 19h30. La permanente et l'une ou l'autre dame amènent des pâtisseries, nous sommes en famille. Nous faisons un bref tour de table pour nous présenter aux nouvelles. Ensuite, nous abordons le thème du jour: pays d'origine, adolescents, culture. C'est un endroit intime, convivial, on s'exprime sans se gêner.

Chacune fait un effort pour parler et les autres essaient vraiment d'écouter. Nous préparons aussi diverses fêtes, sorties en groupe, visites de musées et d'autres coins de Suisse. Sur le mode du troc, nous échangeons des services.»

Nathalie rappelle que le Rési-F permet à chaque participante de se constituer un réseau de compétences et d'entraide. Autant dire qu'il ne faut pas lui suggérer l'éventuelle disparition de l'association. Au moment où je lui pose la question, les spectateurs sortent de la salle, un brouhaha se fait et Nathalie hausse le ton pour bien se faire entendre: «Ah la, la, la, F-Information est ma deuxième famille, elle a favorisé mon intégration, sa disparition serait pour moi un grand deuil. Imaginez, dans les séances de récits de vie, on dit des choses qu'on n'aurait jamais dites à personne...»



Albert – yeux pers des chats

Né et grandi à Istanbul, Albert a fait des études de droit à Genève puis travaillé dans la banque avant d'entrer dans la fonction publique, section social et santé, plus spécialement chargé des liens avec la vie associative. « Histoire de ne pas réinventer la roue, mais de mettre ce qui existe en musique. C'est ainsi que j'ai connu F-Information et ses animatrices qui sont devenues des amies. J'ai passé des heures dans les commissions et au Grand Conseil à défendre leurs projets. Après ma retraite anticipée, j'ai accepté de venir dans le comité pour accompagner la mutation de l'association. Nous avons entre autres, refait les statuts. Je suis un vieux militant proféministe, je fais partie d'une génération d'hommes qui ne pensent pas déchoir parce qu'ils épousent la cause des femmes. Je crois que l'idéologie de bazar a reculé. Dans le paysage des associations féminines, F-Information est vraiment la porte d'entrée, la généraliste qui permet de débayer dans son existence, d'apprendre à affronter ses propres problèmes, à être orientée puis introduite ailleurs. Compétences professionnelles et convictions étant les deux piliers des femmes qui y travaillent. »

Au sujet d'une hypothétique disparition de F-Information ? Albert ironise et, provocateur, prétend qu'il n'y aura pas plus de gens aux Colis du cœur, que le Pont de la Machine ne s'écroulera pas, que le Salon de l'automobile aura toujours lieu à Genève... « Et que, ma foi, on peut effectivement se passionner à nouveau pour la vie des troglodytes et revenir à l'âge de la pierre. Ça roulera !!! Mais cela serait fort dommage. »

« Les femmes sont les éducatrices et bien souvent la colonne vertébrale de la plupart des organisations de solidarité, dans le monde entier. » Anita Roddick (G.)

Une couleur associée à F-Information : celle des yeux pers des chats, un joli souvenir d'enfance !



«Raphaëlle»

J'ai vu
La courbe de ton épaule
Et j'ai chaviré
J'ai senti
La brume chaude de ton cou
Et je n'ai plus respiré
J'ai deviné
L'ombre riante de ta paupière
Et j'ai pleuré
J'ai longé
Les doux chemins de ta peau
Et j'ai chanté
Après, j'ai oublié.

Fabienne Aumont

« Je suis profondément reconnaissante du travail qu'elles réalisent »

Comme lors d'une rencontre précédente, je suis assise à une table du Nyamuk, devant un thé vert au jasmin. Impression de déjà vu, le magnifique bull mastiff brungé entre, suivi de son maître, je craque une fois de plus pour le molosse et lui administre quelques papouilles, mais il me préfère une jolie dalmatienne... Un quart d'heure se passe et comme Jeannette me semblait plutôt précise et ponctuelle, j'empoigne mon portable et l'appelle. La voix semble très lointaine et pourtant, elle se trouve aussi au Nyamuk depuis vingt minutes, mais tout au fond à gauche, lovée dans le sofa avec un bon bouquin. Quelques rires plus tard, nous débutons notre rencontre.

Elle est née un premier août, Jeannette, grande jupe noire et corsage rose vif, «longtemps, on m'a fait croire, et je le croyais volontiers, que ce jour de fête nationale tous les lampions étaient à vrai dire allumés pour mon anniversaire !!!». Triste et légère à la fois, Jeannette, grands yeux bleus un tantinet rêveurs, «j'ai besoin de rêver, pour me protéger de la réalité peut-être», me dit d'emblée être une femme qui revient de loin. Fière et pudique, elle raconte sa jeunesse entre Genève et Lucerne, des parents très unis, «c'est pour cela que pour moi, la famille c'est sacré», une sœur avec laquelle, elle a beaucoup de contacts et un frère sympathique. A quinze ans, entre deux changements de domicile parental, elle passe un an dans un couvent en Valais, «terrible, cet enfermement, le contrôle permanent». A Lucerne, elle suit une formation de couturière,

«je voulais faire des décors de théâtre, mais il faut être plus baraquée. La couture, j'ai fini par aimer.»

Retour à Genève à vingt ans et mariage avec un Suisse allemand. Ils ont deux enfants, deux garçons nés respectivement en 1973 et 78. Durant ces années, elle est une mère au foyer fort active: retouches à domicile et mille autres activités plus ou moins créatrices. Et puis, en 1985, le coup de massue pour cette femme qui croyait ferme à l'Amour toujours et surtout, surtout à la confiance, elle découvre la liaison de son mari, les mensonges en série et ne supporte pas. Courageusement, elle reprend sa vie en main, complète sa formation en cours du soir tout en travaillant à temps partiel pour un grand magasin, en effectuant des remplacements dans des écoles et en élevant ses deux enfants.

Elle enchaîne et peut suivre la dernière volée de formation d'enseignante en couture dans le cadre des études pédagogiques. Le grand bonheur ! «Notre inspectrice et notre formatrice étaient très créatives et nous encourageaient beaucoup. J'adore ce que je fais, j'ai une grande liberté, je n'ai pas de chef immédiat. J'enseigne quatre matinées et deux après-midi par semaine à une quinzaine d'élèves à la fois. Cette année, j'ai dix classes. Il faut transmettre les bases de la couture mais ensuite, je peux inventer, créer. Cette année, avec les 3P, je suis partie dans une histoire de grand clown. J'ai fait du batik, de la peinture sur soie, des cartables, des dossiers, des sacs à linge.

Les classes sont mixtes et je ne vois pas de différences entre garçons et filles au niveau technique, par contre pour la discipline, les gars sont tellement plus gamins.» Curieuse de tout, elle avoue avoir suivi un grand nombre de formations continues un peu partout en Suisse puisqu'elle a la chance d'être trilingue «Cours Tinguely à Zoug, une semaine dans la ferraille, c'était magique. Et puis sur la technique du vitrail.» Elle se lance aussi à titre privé dans l'espéranto qu'elle doit abandonner, faute de temps pour étudier.

Le temps passe, les blessures se cicatrisent et Jeannette fait une nouvelle rencontre amoureuse, mariage, bonheur et puis à nouveau, la trahison sur fond de rencontre sur Internet. «Cela a été très dur, trop dur. J'ai erré en tram dans Genève, j'ai songé à en finir et puis j'ai pensé à mon petit-fils, et voilà.» C'était il y a deux ans. Elle a aussi rencontré un collègue, droit, fidèle à sa famille, une personne saine qui lui a dit que la vie est profondément belle, «il m'a fait un bien fou». Depuis, elle vit une vie sous le signe de la famille et de l'amitié. «Je lis beaucoup, j'adore le cinéma, récemment j'ai vu Ryna, un film magnifique. Je me fais des amis, j'en perds d'autres, un tri se fait peut-être plus rapidement je ne gaspille plus mon temps.» Quant aux permanentes de F-Information, elles sont entrées voici des années dans sa vie par le biais du groupe ORPER. «C'est une amie qui a vu une annonce dans le journal. Sans doute que je me cherchais déjà un peu à l'époque. Toujours est-il que j'ai participé à ce groupe et que j'ai bien aimé. Il fallait parler de soi, de sa vie, avec deux animatrices. Nous étions une douzaine de personnes.

Le groupe m'a aidée à faire le point passé, présent et désirs et allumé, mine de rien, une foule d'étincelles.» J'ai également fait de la mise sous pli. J'étais à la fête des vingt ans à la Comédie et puis à l'inauguration des nouveaux locaux. Et j'ai toujours orienté les gens vers F-Information, même un de mes fils. Moi-même, j'ai bénéficié de leurs conseils juridiques avisés et on peut dire que c'est grâce à elles que dans tous mes déboires, j'ai au moins réussi mes deux divorces. J'ai toujours trouvé magnifique la manière dont nous sommes accueillies. On a quelqu'un qui nous enveloppe (gestes des deux mains) chacune est spécialisée dans son domaine, on se sent bien et avec une vraie réponse. Elles sont très pros, savent de quoi elles parlent, vont au bout des choses, et ne font jamais sentir le côté assistance. Elles écoutent avec chaleur et respect. Je suis profondément reconnaissante de tout le travail qu'elles réalisent.»

Un peu plus tard, nous parlons de deuil à faire, de reconstruction, de confiance en soi à regagner. «Je pense que ce qui m'a permis de me reconstruire à chaque fois, ce sont les valeurs que j'ai reçues de mes parents ou des personnes de qualité croisées sur ma route. Je crois profondément à ce qui est beau, digne et juste.» Visiblement touchée, Jeannette met la main sur son cœur et se souvient de la fin de l'atelier ORPER, «chacune a écrit des mots pour qualifier les autres. Sur un petit billet, j'ai eu : courage, beauté, simplicité, au cœur des choses, rire et humour. Ce billet me fait du bien et je l'ai toujours avec moi.»

On se sent bien avec elles !

36

On se sent bien avec elles, ce sont les mots utilisés par Lidia pour qualifier, dans un très bon français, l'équipe de F-Information. Des mots d'une grande force pour cette femme née au nord du Portugal qui, depuis plusieurs mois, a la fameuse «saudade» (mélancolie) chevillée au corps. Heurs et malheurs s'accumulent et elle ne sait plus trop par quel bout reprendre le fil de sa vie, Lidia. Surtout que fière, très fière, elle aimerait s'en sortir seule, à la force du poignet, comme elle l'a fait si souvent depuis son arrivée à Genève dans le sillage de son mari, épousé en 1991. Cette fierté l'empêche de demander de l'aide. Au près de l'équipe de F-Information qu'elle est venue consulter dans le cadre de son divorce, elle a tout de suite trouvé l'accueil qu'il lui fallait, un accueil naturel.

«J'étais allée à la permanence juridique. On m'avait expliqué rapidement les démarches à entreprendre et les papiers que je devais avoir. Mais après avoir réglé la consultation, je n'avais plus un sou pour faire traduire les documents qui me manquaient. Je me suis donc rendue à F-Information. Une dame très gentille m'a conseillé un traducteur juré que j'ai pu appeler depuis son bureau. Elle m'a ensuite aidée une autre fois lorsque le traducteur a pris trop de retard et me mettait dans l'embarras pour mes délais avec le chômage. Elle est efficace, en quelques phrases, elle l'a convaincue de faire vite. Je ne savais pas comment remercier.»

Assise en face de moi dans un bistrot de la Vieille Ville, dos au mur, elle se tient bien droite, Lidia, toute frêle dans son pull rouge, trempant et retrempant son sachet de verveine dans sa tasse.

«J'ai beaucoup maigri avec tous ces soucis. Je ne dormais plus et ne mangeais plus. J'ai eu plusieurs malaises en pleine rue.» Frêle et forte à la fois, on sent qu'elle supporte particulièrement mal cette dépendance. Ces beaux yeux marron s'embuent plusieurs fois lorsqu'elle entre dans le concret de ses difficultés.

Débarquée à Genève en 1992, Lidia travaille dans l'hôtellerie à plein temps jusqu'à la naissance de son deuxième garçon. «J'ai arrêté en 1997. Mon mari trouvait que c'était mieux que je m'occupe des enfants. Il faut dire que j'étais très fatiguée. Je voulais m'arrêter jusqu'à ce qu'ils commencent l'école. J'ai été maman de jour durant cette période, cela me plaisait bien. J'aimerais à nouveau m'occuper d'enfants lorsque j'irai mieux...»

En 2004, elle décide de rentrer au Portugal durant une année pour s'occuper de son père âgé et malade... et peut-être pour échapper à un mariage qui bat de l'aile. Les enfants partent avec elle, le mari semble d'accord. Sauf qu'un beau jour, elle reçoit une demande de divorce dans le courrier. Le choc. «Je ne savais plus quoi faire. Pour moi, c'était mieux de rester au Portugal, mais les enfants ne s'étaient pas du tout adaptés. Ils voulaient rentrer et voir leur père. Le soir, je fermais les yeux pour réfléchir.»

Et elle finit par rentrer en juillet 2005 pour se retrouver dans un appartement sous-loué qu'elle doit quitter au plus vite. Malgré ses démarches quotidiennes, rien n'y fait, elle ne trouve pas son bonheur : trop cher, trop petit, trop tout à vrai dire.

«Pourtant, l'assistante sociale m'a dit que mon dossier était prioritaire. Cependant, dans une régie, on m'a avoué que la lettre de l'assistante sociale sur le dessus de mon dossier n'était pas forcément un plus.»

Pas d'appartement, et pas de job non plus, puisqu'un rhumatisme douloureux l'empêche de retravailler dans l'hôtellerie et de dépasser un taux d'activité de 50%. «Je ne sais rien faire d'autre et j'aime bien ce travail.» Alors, elle s'accroche, Lidia, malgré les examens médicaux, les antidépresseurs pour tenir le coup. «Sans mes enfants, je serai déjà partie définitivement...» Elle épluche les petites annonces et cherche dans le domaine de la vente, avant de s'adresser sur les conseils d'une amie à l'Hospice général et finalement de s'inscrire au chômage. Et suivre des formations qui l'enchantent. «Des cours du soir de français deux fois par semaine. Tous les matins, depuis trois mois, je suis une formation qui me prépare à une réinsertion ou plutôt une réorientation. Les cours sont très intéressants, j'ai appris à tester mes capacités de raisonnement logique, appris à parler devant les autres, à prendre conscience de mes compétences. Nous sommes très bien suivis.»

Dans ce parcours, F-Information a été, et demeure, un point d'ancrage : «Les locaux sont très agréables, on s'y sent bien. Le premier jour, en montant les escaliers, je me demandais ce que je venais faire. J'ai failli repartir et puis j'ai pensé à mes enfants et je suis entrée. Une fois à l'intérieur, j'ai expliqué ma situation et une permanente

m'a proposé un rendez-vous dans la semaine. Elles cherchent vraiment à aider et si l'une n'a pas de réponse, elle demande à ses collègues. J'ai été très étonnée de pouvoir débarquer comme ça et que l'on fasse vraiment tout pour m'aider. Je me sentais comme avec des amis que l'on aide, sans jugement, une aide naturelle.»



«Le Compromis»

Vladimir – vert espérance et rouge engagement

Vladimir, né voici huit décennies, est d'origine italienne, comme son prénom ne l'indique pas forcément. En riant, il explique qu'il lui vient de son père communiste, admirateur de Lénine et de ses pairs. Un prénom qui lui a attiré les foudres du curé du village où il est né sur la route de l'exil vers la Suisse. Il ne voulait pas le baptiser avec ce prénom peu catholique, mais il a toutefois fini par céder.

A Genève, Vladimir fait un apprentissage de mécanicien, travaille des années dans des garages avant de faire une reconversion pour raison de santé – des maux de tête terribles – et de suivre une formation de grutier. En voix off, sa femme, toute fière, précise qu'il est sorti 1^{er} du cours et a reçu un prix du Conseil d'Etat. Crise du bâtiment oblige, il se reconvertit à nouveau et s'occupe des machines au Service des sports de la Ville.

Quant à F-Information, Vladimir connaît puisque sa fille y travaille depuis dix-huit ans. «Elle me parle de son travail, me donne les revues, les rapports d'activités. Nous discutons des décisions qu'elles prennent, des changements. Je m'intéresse à ces activités car j'ai toujours été dans le syndicalisme, la politique et le sport. Alors les associations, ça m'intéresse forcément. Je trouve bien ce qu'elles font, chacune a un rôle différent, elles se mettent vraiment au service des personnes qui ont besoin d'aide et les dirigent vers les services adéquats. Elles ont une écoute pratique. Il faut parler simple et être à l'écoute, ce qu'elles font vraiment à F-Information.»

**Une couleur associée à F-Information :
un vert pour l'espérance et un rouge
pour l'engagement et la passion.**



«Elle pleure»

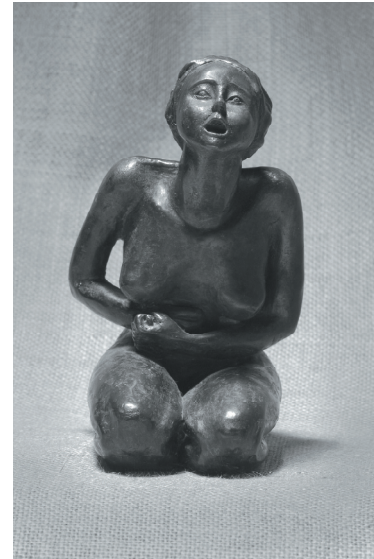
«On s'étonne trop de ce qu'on voit rarement et pas assez de ce qu'on voit tous les jours.» Mme de Genlis (S.)

Sylvie – rouge et noir

Sylvie, psychothérapeute spécialiste du couple, est chargée d'enseignement à la Haute Ecole de travail social depuis plus de deux décennies. Elle est entre autres responsable des programmes de consultation conjugale et de médiation, de la formation des superviseurs et des sessions d'histoire de vie. Elle est également installée en cabinet à temps partiel. Et... la fameuse superviseuse de F-Information. «Depuis des années, je fais deux fois par an une supervision de groupe. Nous abordons la dynamique de groupe, les changements, les regroupements (Filigrane), la gestion des conflits et la clientèle. J'aime travailler avec elles car cela rejoint ma préoccupation sur l'amélioration de la vie des femmes, je me sens concernée. J'aime bien leur dynamique non hiérarchisée et associative qui permet d'éviter les travers technocratiques. Elles ont réussi un savant cocktail entre engagement et professionnalisme, elles sont pointues mais respectueuses et très vivantes.»

Sylvie apprécie aussi leurs compétences très diversifiées et les voit un peu comme un orchestre dont elle vient parfois accorder les violons. Leur atout, ne pas être une institution, un service d'Etat, «c'est important pour la clientèle qui craint les dossiers et la stigmatisation. L'accès est direct et leur intervention de courte durée, elles ne s'occupent pas de suivi à long terme. Elles ont par contre une très bonne connaissance des réseaux et orientent très bien. Et puis je les trouve très sympathiques, bouillonnantes, je leur souhaite longue vie et... de conserver cette belle capacité de renouvellement.»

Une couleur associée à F-Information : un rouge bien contrasté pour la passion et la vitalité et un noir pour quelque chose de l'ordre de la profondeur et de la noblesse.



«Léa»

A Filigrane, c'était génial, on m'a beaucoup aidée !

Je retrouve Florence au Nyamuk, un endroit qu'elle connaît bien puisqu'elle y a travaillé pendant ses études. Preuve de sa familiarité avec les lieux, elle dit au serveur de choisir pour elle le thé qu'il préfère ! Cheveux courts méchés de blond, lunettes noires vissées sur la tête, c'est vrai qu'elle fait gamine, Florence, dans son t-shirt rayé et sa veste en laine noire. Impression vite dissipée au fil de son récit de vie. La bibliothèque Filigrane tout d'abord, où elle passe des heures avec son amie Mélanie à la recherche de documentation sur leur sujet de mémoire pointu autour de la situation des femmes dans les syndicats, mémoire pour l'Institut d'études sociales (IES).

«Nous avons commencé par interviewer cinq femmes de cinq syndicats différents. De ces entretiens, nous avons tiré des thèmes et nous avons ensuite cherché de la documentation pour étayer tout cela. Nous avons fait ainsi un retraçage historique du féminisme. C'était génial, la bibliothécaire est adorable, elle nous a beaucoup aidées et elle a vraiment montré de l'intérêt pour notre travail qu'elle a suivi jusqu'au bout. J'ai surtout utilisé leur documentation, j'ai photocopié beaucoup d'articles de journaux, de revues, plus proches de l'actualité. C'était utile à fond, c'est principalement là-bas que j'ai trouvé mes sources.»

Florence avoue être par ailleurs étonnée que cette bibliothèque soit aussi méconnue et surtout enveloppée d'un halo de préjugés – les gens s'en méfient et font des commentaires genre : «Quoi, que des histoires de femmes !»

Alors qu'il s'agit d'une bibliothèque très riche d'une matière que l'on ne trouve nulle part ailleurs... A cette époque, ces remarques m'agaçaient car j'étais très revendicatrice. Actuellement, je suis attentive au partage des tâches, mais je n'ai plus besoin de le clamer sur la place publique.»

Quant au choix d'études dans le domaine du social, il a été évident dès la 3^{ème} du collège (de Saussure) pour cette bonne élève qui se passionnait surtout pour les langues. «Toutes les langues, même l'allemand», s'exclame-t-elle enthousiaste. Après la maturité, elle doit cependant attendre avant de pouvoir entrer dans son école idéale. En 1997, il fallait en effet avoir une expérience professionnelle dans le domaine du social avant d'entreprendre ce type d'études. Florence n'a pas froid aux yeux et s'engage pour une année de stage à Pierre-Grise (Genthod), un internat pour enfants de quatre à douze ans dont les parents ne peuvent plus s'occuper. Des veilleuses assurent les nuits, Florence débute son tour de garde dès le matin. «Je m'occupais d'eux dès le lever, les réveiller, habiller les plus petits, faire prendre le petit déjeuner, les accompagner à l'école, bref le suivi quotidien. C'était parfois assez difficile car il s'agissait de ma première confrontation au monde du travail, de mon apprentissage du métier. Le départ n'a pas été facile non plus, après une année, des liens se tissent.»

Suite à cette expérience, elle part durant deux mois aux Philippines pour travailler avec une fondation qui s'occupe des enfants de la rue, «le choc a été grand !» De retour à Genève, cette curieuse de nature, s'engage dans un tout autre domaine puisqu'elle travaille pendant six mois au service presse et communication d'une grande marque horlogère. Son but, économiser de l'argent pour partir en voyage. Entre le tri, les photocopies et les cafés à servir, elle tient le coup, même si elle admet en souriant: «à la fin, je ne pouvais plus les voir en peinture et c'était franchement réciproque.» Ses économies en poche, elle part pour l'Espagne et ensuite pour l'Argentine, un coup de cœur allié à une belle expérience professionnelle. «J'ai trouvé du boulot et j'ai même songé à faire mes études là-bas, mais j'étais déjà acceptée à l'IES. C'était en 2000, juste avant la grande crise dans ce pays.»

Rentrée au bercail, elle se lance dans ses quatre ans d'études avec fougue en prenant l'option éducation spécialisée, éducatrice sociale aujourd'hui.» C'était vraiment ma voie, je ne me suis jamais posé la question de m'être plantée dans mon choix. J'aime vraiment ce métier, surtout le travail avec les enfants.»

Actuellement, elle s'occupe d'enfants de quatre à huit ans à la Maison de quartier de la Jonction, après l'école, le mercredi et pendant les vacances. Comme elle travaille à temps partiel, Florence s'engage dans d'autres domaines.

Elle fait partie d'une association à but non lucratif depuis deux ans, La Barge, qui installe sa roulotte au bord du Rhône avec boissons et repas sous-traités. «On ouvre dès les beaux jours. Le but est de promouvoir d'autres associations, de proposer des jobs d'été et de redistribuer nos bénéfices, entre autres, à Enfants du monde.»

Florence crée également des objets: «Je fabrique des guirlandes d'ambiance sur fil transparent. J'habille les ampoules avec des tissus que je récupère un peu partout. C'est une copine de Paris qui faisait ça. Elles ont du succès auprès de mes amies, mes guirlandes, j'essaie maintenant d'élargir le cercle et de les vendre.» Et puis, cette jeune femme qui s'entend bien avec ses parents et ses deux frères, aime bien... ne rien faire - grand rire.



Mitch – vert de l'espoir

Mitch est le bricoleur, le sauveur de situations périlleuses de l'association, les permanentes ne tarissent pas d'éloges à son sujet. Doué en informatique et éminent danseur de salsa à ses heures perdues, il est curieux, toujours prêt à aider. «J'ai été contacté par Geneviève par Internet pour effectuer divers travaux dans les locaux de l'association. J'aime beaucoup travailler ici. Je trouve qu'il y a un réel besoin d'une association comme celle-ci, qu'il y a une vraie demande car peu des gens sont au fond au courant de toutes les possibilités qui sont à leur disposition.»

42

Pour Mitch, l'association représente un appui important. «Bien sûr, je ne connais pas assez précisément les fonctions qu'elles occupent, mais comme je vous disais je trouve que c'est vraiment louable d'être ainsi au service des autres. F-Information est une lueur d'espoir dans les situations complexes de beaucoup de femmes ! »

Une couleur associée à F-Information : un vert, la couleur de l'espoir

**«La curiosité est une des formes de la bravoure féminine.»
Victor-Hugo, Quatre-vingt-treize (BMa)**



«Stop»

C'est une goutte
Tombée d'un rêve
Couleur fusain
Une goutte perdue
Dans l'immensité.

Fabienne Aumont

Café du Soleil, un vendredi saint à dix heures. Assise devant mon grand crème et un pain au sucre, j'attends Adeline. Je m'apprête à un entretien plus court que les autres, sachant les jeunes peu enclins aux confidences avec les adultes, pressés et surtout n'ayant pas un vécu long comme le bras. Préjugés quand tu nous tiens ! Adeline, blouson noir satiné, jean taille basse, ceinture cloutée est passionnante et passionnée. Et l'entretien pas écourté, parole d'intervieweuse ! Elle prend place, commande un thé glacé et yeux verts, boucles châtaines, se raconte : « J'ai connu F-Information en y faisant un stage lors de mes études à l'Ecole de culture générale Henry-Dunant, option socio-éducative. J'ai vu des femmes en grande détresse. Pour des raisons évidentes de confidentialité, je n'ai pas pu assister aux entretiens, mais j'ai observé comment elles géraient les accueils, les appels téléphoniques et j'ai posé beaucoup de questions. J'ai aussi apprécié la complémentarité de leurs compétences, la synergie de toutes ces femmes ayant différents métiers et la façon qu'elles ont de s'accorder, de former une vraie équipe. »

Cela dit, ce stage et deux autres dans le milieu du social l'ont convaincue d'une chose : le social n'est décidément pas son truc. Elle avoue en partant d'un grand éclat de rire qu'elle ne trouvait pas marrant de côtoyer toute la journée des gens pas bien. « Je suis trop sensible, une éponge, alors cela me mine. J'admire ceux qui font ce travail. »

Son diplôme en poche à dix-neuf ans, elle décide de ne pas continuer dans cette voie et choisi de passer un bac dans une école privée qui offre une formule hors classe avec rencontre hebdomadaire du professeur. Adeline se lance, fait des ménages le matin pour payer ses cours et doit capituler au bout de deux mois. « Trop dur, j'ai été trop ambitieuse, je n'arrivais plus à suivre. » Elle décide alors d'intégrer l'école à plein temps et investit son carnet d'épargne dans l'aventure pour ne pas perdre une année. Elle arrive juste à boucler la première année.

Son père, retraité des postes, ne pouvant pas assurer le financement, Adeline se tourne vers F-Information qui répond présent. Une des permanentes la soutient, l'aide dans toutes les démarches en vue de trouver une fondation qui prenne l'écolage en charge. « Cette personne m'a suivie durant plusieurs entretiens. Je lui ai exposé la situation, expliqué mes démarches et surtout mes difficultés. C'était très compliqué et complexe, on me demandait toutes sortes de papiers, de justificatifs. J'étais vraiment un peu perdue. Avec elle, j'ai tout de suite eu le sentiment d'être en face de quelqu'un de compétent, qui savait où elle allait, qui faisait tout pour que cela marche avec une équipe pluridisciplinaire derrière elle. »

Elle est ravie d'avoir trouvé école à sa mesure. « Je suis très contente de cette école. Je passe mon bac en juin. J'ai de bonnes notes, nous ne sommes que cinq en classe, option sciences économiques »

ques et sociales, l'enseignement est personnalisé et les professeurs sont vraiment géniaux.»

A propos de F-Information, elle poursuit : «Elles soutiennent beaucoup de femmes. Les permanentes sont vraiment très ouvertes et, surtout, ne demandent rien en retour, ce qui est rare. La personne qui va à F-Information ne se retrouve pas avec l'étiquette de cas social, c'est important. Elles permettent de s'en sortir, de réintégrer la vie normale. On ne fait pas assez de pub, on n'entend pas assez parler de leur travail, c'est dommage !»

Son bac en poche, Adeline envisage une formation en France, un BTS en animation et gestion touristique locale à Annecy, «je me suis inscrite, j'ai envoyé mon dossier, je dois encore passer un test de langue et l'entretien de motivation. Mon but est de travailler dans l'événementiel, de voir du monde et de voyager. J'adore les gens, je suis très sociable, très entourée.»

En riant, elle explique qu'elle pense avoir envie de partir depuis sa naissance. Son rêve, l'Afrique certainement, le Sénégal peut-être. «J'aime tout ce qui est africain !!! J'ai des souvenirs de vacances aux Iles Canaries. Mais c'est avec Leslie, mon amie portugaise, que j'ai vraiment découvert le voyage. Deux fois, j'ai passé un mois chez elle, au Portugal, près de Lisbonne et là, j'ai vraiment découvert les gens du pays.»

Et puis, en vrac, elle me dit aimer sa sœur Laetitia qui étudie l'histoire en fac, «elle est passionnée», le cinéma, «pas le temps d'y aller», la lecture, «j'ai toute une liste de livres. Ah oui, un que je veux absolument acheter, le récit de ces deux femmes, une juive et une palestinienne qui dialoguent !!!» Avant de me saluer, de se lever et de rentrer à grandes enjambées chez elle pour potasser ses maths.



«Ecrase»

« J'adore ce qu'elles font, c'est génial ! »

Sandrine, souriante, ouvre la porte de son appartement en attique dans le quartier des Pâquis, un dimanche après-midi à l'heure du goûter. Pas facile de caser un rendez-vous dans un emploi du temps plutôt chargé entre un travail d'enseignante à mi-temps, trois jeunes enfants du blond au roux (Valentin, Florent et Romain) et une association. Mère cheffe de famille depuis que l'aîné à six ans, elle assume, assure, ferme et doucement féminine à la fois.

46 A la table de sa cuisine, cheveux relevés, cache-cœur d'un ton pastel, elle raconte sa vie de genevoise, ses écoles dans le canton, les études pédagogiques puis l'enseignement spécialisé. Elle effectue des stages dans des institutions pour enfants avec des handicaps mentaux ou physiques et prend le virus de ce type d'enseignement. Elle participe dès l'ouverture à l'aventure d'un lieu intitulé Les Vignes : «une équipe pluridisciplinaire. Il a fallu tout créer depuis l'aménagement, le logo jusqu'au cadre pédagogique. Le centre accueillait des enfants psychotiques, borderline, mais avec des objectifs d'apprentissage. J'ai vécu deux ans d'une intensité folle. J'ai également enseigné dans les classes spécialisées à l'école Jacques-Dalphin à Carouge. Mes enfants étant très rapprochés, j'ai pris un an de congé et repris l'enseignement dans les petites classes. Je travaille actuellement à mi-temps.» On sonne à la porte, Sandrine se lève, ouvre, Valentin, l'aîné, entre, salue d'un grand sourire et part au salon avec une proposition de goûter.

Retour à notre entretien. De tensions en malaises, de difficultés en incompréhensions, le couple divorce. Sandrine essaie cependant par tous les moyens de préserver la relation des enfants avec ce père suroccupé, surengagé. Et se pose inévitablement des questions sur la vie, le sens de la vie, le regard des autres surtout, la manière de dire la différence et de la faire accepter. A propos de différence, elle fait un retour sur image, sur son enfance avec un parent homosexuel, sur un mode de vie qui ne l'a pas du tout dérangée.

Elle décide d'agir. «Mais j'ai eu des doutes quant à mes compétences, je suis enseignante et pas psy par exemple. Je me suis rendue à F-Information. J'ai eu deux entretiens avec une personne très bien. J'ai déposé mes idées et, avec son écoute et son retour, j'ai constaté que j'avais toute la matière nécessaire et qu'il me manquait juste la forme à donner à tout cela.» Son action, ce sera une association ayant pour objectif de contribuer au développement harmonieux de la personnalité des enfants dont l'un ou les deux parents sont homosexuels. Elle la crée avec le conseil d'un avocat et la préside depuis. Son fils Valentin lui trouve le nom : c'est Accept, car ce qui cause le plus problèmes dans cette situation, ce n'est pas tant la vie de famille qui peut être harmonieuse mais le regard des autres, comme chaque fois qu'il y a différence d'ailleurs.

La machine lancée, Sandrine crée son programme, son dépliant, son site Internet, cherche des fonds, se lance dans les médias et trouve un écho positif avec de nombreux articles et même un passage à la télévision. Elle contacte également les associations comme Dialogai ou 360°. «J'ai été plutôt bien reçue, vu que je ne suis pas vraiment sur le même terrain. Au début, j'ai eu beaucoup de monde. Les gens sont venus pour des consultations et ensuite ils sont devenus membres de l'association. A vrai dire, j'ai reçu beaucoup de parents inquiets pour leurs enfants et parfois une rencontre avec eux suffit. Mon but est vraiment de donner confiance, de fournir des outils de références, des livres. J'ai également créé une information destinée aux écoles.» Cette femme réfléchie avoue avoir par ailleurs parcouru un grand chemin personnel en suivant une analyse de quatre ans. «Durant une période, j'ai eu beaucoup d'angoisses, de paniques, et après l'analyse, tout a disparu. Petite fille sage, j'avais enfin pris conscience de qui j'étais.»

Quant à F-Information, elle ne tarit pas d'éloges sur leur travail : «J'adore ce qu'elles font, c'est génial. Je suis membre et abonnée à leur journal. J'ai bien profité de leur savoir-faire à deux reprises. C'était une collègue dans mon école qui les connaissait bien et m'avait parlé de leur travail. Elles offrent quelque chose qui nous sert, l'égalité n'est pas encore de mise avec ces hommes que j'adore par ailleurs.»

Pour l'association, Sandrine est prête prendre du temps sur son agenda pour se battre : «Il faut que cela existe. Elles créent du lien social, sinon chacune est isolée dans son coin. Elles sont adorables. J'ai beaucoup aimé les nouveaux locaux plus lumineux, chaleureux, l'espace avec les petits fauteuils et la documentation. En attendant d'être reçue, j'ai appris plein de choses en feuilletant ces documents.»

On sonne à nouveau à la porte, Sandrine se lève, les deux derniers rentrent, elle les accueille, ils me saluent gentiment et vont rejoindre leur frère au salon. Elle se rassied et me parle de son dernier projet: la création et la publication d'un album illustré intitulé l'Ile aux deux rives. Une idée qui lui était venue pour la Gay Pride 05 pour laquelle elle avait créé cette histoire sur la tolérance qui avait été dite par une conteuse.



Manal – blanc pureté

On peut dire que, toute petite déjà, Manal est tombée dans la marmite de F-Information puisque sa mère fait partie de l'équipe de l'association. Etudiante en dernière année de collège, elle révise avec enthousiasme et une relative sérénité qu'elle doit à un travail mené à F-Information avec une des collègues de sa mère. «L'an dernier, j'étais très stressée et en discutant avec elle, j'ai appris à mieux gérer ce stress, à planifier pour pouvoir rédiger mon mémoire. J'ai bien réussi et trouvé le truc. Je m'entends bien avec elle, elle est calme et posée, on peut parler de tout. Bien que travaillant avec ma mère, elle n'a pas du tout mélangé les choses, ce que je trouve très pro.» Plus tard, Manal souhaite suivre une formation qui lui permette de travailler dans l'humanitaire.

Et puis, elle connaît bien l'association parce qu'elle y a gardé des enfants pendant que des femmes suivaient des activités. Ce qu'elle apprécie, c'est l'aide efficace et en même temps la réserve. «Elles ne jugent pas, sont ouvertes et dénuées de préjugés. Plusieurs fois, j'ai conseillé F-Information à des copines, c'est toujours la première association à laquelle je pense.»

***Une couleur associée à F-Information :
un blanc pour la pureté sans tabou, c'est unique.***



«La Pluie»

Julien – rouge militant

Psychologue en orientation à l'Office d'orientation et de formation professionnelle (OFPC) où il a repris le dicastère égalité, soit Cap égalité et pionniers pionnières. Julien, beau-fils d'une permanente de F-Information, très admiratif, avoue s'intéresser à la cause grâce à elle, à son engagement et à son ouverture d'esprit. «C'est un lieu assez incroyable, imprégné d'un grand sérieux, de qualité d'écoute et d'humanisme. Ce lieu est une source d'informations pour moi. C'est vrai que dans mon quotidien, je pousse un peu les gens à se poser des questions. J'étais présent lors de l'inauguration des nouveaux locaux.»

Dans son activité professionnelle, il dirige souvent des étudiantes vers Filigrane, le centre de documentation, leur donne des infos. «J'ai un retour sur la qualité d'écoute, le soutien. Elles finissent en général leur mémoire, preuve qu'elles sont satisfaites. J'aime également la qualité d'écoute, l'ouverture d'esprit, les nuances qui permettent de relativiser les choses. Et je trouve la nouvelle déco extraordinaire.»

Une couleur associée à F-Information : un rouge, celui de l'engagement, de la militance !



«Accroche-toi»

«Résister ce n'est pas nécessairement s'opposer mais c'est ne pas se laisser approprier» Françoise Collin (C.)

« Parce que la vie ne s'arrête pas et qu'il faut donner le sens de l'espoir »

50

J'appelle Julia pour fixer notre rendez-vous et pendant notre conversation téléphonique, les intonations légèrement chantantes de sa voix me sont familières. Je raccroche et d'un coup, l'effet Madeleine de Proust se met en marche. Tout revient, toute l'émotion de mes rencontres précédentes avec l'auteur du récit intitulé *Le Piège* (paru en 2000 aux éditions Cabédita). Dans ce bouleversant témoignage, cette docteure en biologie brésilienne, décrit par le menu, comme en observant sa vie à travers un microscope, les années de violence vécues avec son mari suisse, le père de ses deux enfants. Une violence qui l'a brisée personnellement et professionnellement. Mais un récit pudique, pas larmoyant, qu'elle a écrit en pensant aux autres, pour leur dire qu'il faut, qu'on peut s'en sortir, « parce que la vie ne s'arrête pas et qu'il faut donner le sens de l'espoir ».

A l'arrêt du bus n°3, je la reconnais tout de suite, Julia, cheveux sagement tirés en arrière, gentil sourire, yeux doux et tristes à la fois. Assises au café Bagatelle, nous continuons la conversation interrompue voici cinq ans. Son second mari a retrouvé du travail, « incroyable, après deux ans de chômage et de recherches, un simple fax avec un numéro de téléphone griffonné en travers. Je l'ai poussé à appeler, c'était un employeur qui avait conservé son c.v. et voulait un informaticien avec de l'expérience.»

Son fils fait un apprentissage de mécanicien sur deux roues, sa passion, « il lit beaucoup, était plutôt bon élève, mais dépérissait

et n'osait pas me le dire parce qu'il pensait qu'avec mes diplômes, j'allais être déçue. Ce qui n'est pas le cas puisqu'il pue le cambouis, mais est heureux. Ma fille termine le cycle et veut devenir journaliste ou avocate. Je lui ai dit de viser haut et, après, de choisir ce qu'elle veut ! »

De sa vie actuelle, reconstruite, Julia dit en riant qu'elle est géniale, d'une richesse qu'elle n'aurait jamais imaginée. Avec son assistante sociale, elle se prépare à une réinsertion dans le monde du travail, soit en bâtissant sur ses acquis et en travaillant dans un laboratoire, soit en changeant d'orientation et en se tournant vers le domaine du social. Elle continue, depuis la sortie de son livre à donner des conférences sur le thème de la violence conjugale, aux aspirants de la police de Neuchâtel ou de Lausanne, ou encore au Bon Secours à Genève.

Tous les mardis, elle chante dans une chorale avec des personnes âgées de 20 à 80 ans, « une liberté totale ». Elle est très engagée dans la paroisse de la Servette, « je suis une traumatisée de l'Église catholique. Vers dix ans, mon fils a voulu suivre le catéchisme comme ses camarades et nous avons décidé d'opter pour le protestantisme et cette paroisse avec de très jeunes pasteurs. Je me suis intéressée à leur travail et nous sommes encore liés. Je me suis membre des Araignées, une association qui s'occupe d'intégration des émigrés.

Elle est ouverte à tout le monde, sans appartenance religieuse. Nous organisons un camp de vacances d'une semaine pour des familles. Des gens qui ont vécu des choses dures et n'ont pas les moyens de partir. J'ai été accompagnatrice lors d'un camp, c'est difficile, on apprend énormément sur eux, mais aussi sur nous. Moi qui suis plutôt réservée, je ne savais plus comment je m'appelais à la fin du séjour.»

Et puis dans son travail avec les Araignées, Julia envoie parfois des femmes à F-Information qu'elle connaît bien depuis 2002, année de l'exposition de ses peintures dans les nouveaux locaux de l'association. Le lien s'est fait par Lucienne Gillioz, alors sociologue au Service pour la promotion de l'égalité, qui avait aidé à la publication de son livre et savait que Julia peignait depuis longtemps.

«C'était pour l'inauguration des locaux de la rue de la Servette. Elles sont venues chez moi, ont choisi une trentaine de tableaux. Je me suis retrouvée avec des gens très accueillants. C'était nouveau pour elles et pour moi et nous avons construit l'exposition de manière tranquille, en douceur, amicale. J'en garde un très bon souvenir. A l'époque, je peignais beaucoup, maintenant j'ai ralenti.»

N'habitait plus le quartier de la Servette, elle se rend moins souvent à F-Information mais apprécie toujours la simplicité dans l'accueil et surtout l'écoute. «J'envoie des femmes qui n'osent pas aborder

directement les questions de viols ou de violences conjugales. Les permanentes les dirigent ensuite vers Viol Secours ou Solidarité femmes.» Elle aime également le côté convivial, «on peut rentrer dans la bibliothèque, manger un bonbon, boire un café, discuter et emprunter un livre. Je suis allée plusieurs fois chercher des dépliantes que je redistribue.»

Pour elle, F-Information est importante pour les femmes, surtout les étrangères, mais aussi pour le quartier, «cette association apporte énormément». Avant de partir, elle m'explique encore qu'elle se rend une fois par an au Brésil, dans sa famille, mais également qu'elle voyage un peu pour découvrir le reste du pays, Salvador de Bahia, par exemple et sa population, «des gens simples et pleins de sollicitude».






Auteure : Brigitte Mantilleri



Illustrations :
sculptures de Fabienne Aumont



Conception :
Fanny Matton
M.-Christine Musa Pisoni